

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 36. VOL. II. — SAMEDI 4 NOVEMBRE 1845.  
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

### SOMMAIRE.

Une visite au poète Jasmin. Portrait et Maison de Jasmin; Coupe et Laurier d'or donnés à Jasmin. — Histoire de la Semaine. — Le Page, romance. Paroles de M. E. de Loulay; musique de M. Bonizetti. Gravure. Théâtre-Italien, Belshazo. Portrait de Bernasconi. — Courtes de Paris. Madame Paradol; le Prêtre anglican. — Les Vendanges. Sept Gravures. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami. Gravure. — Macgierella Posteria Roman de M. César Cantù. Chapitre XV, le Père et le Fils; chapitre XVI, l'Exilé. Douze Gravures. — Annonces. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rébus.

### Une visite au poète Jasmin.

Agen, cette ville ancienne, située au cœur de la Gascogne, sur les rives admirables d'un fleuve qui a besoin d'être plus vanté; Agen, avec sa cathédrale byzantine, sa maison de Montluc, sa promenade superbe du Gravier, ses ponts si



(Jasmin.)

beaux sur la Garonne, où vient s'ajouter un dernier miracle de l'art, le pont-aqueduc; Agen cependant, aux vœux du voyageur, la pense même de l'Agenois et de l'habitant du Midi, n'a qu'une seule merveille, une au moins qui absorbe toutes les autres: c'est un coiffeur-poète, un homme de génie

tout bonnement, qui rase et coiffe; mais cet homme est l'homme du Midi.

Il y a bien aussi, dans cette France méridionale, un autre homme qui, par sa poésie et sa condition, a quelque similitude avec Jasmin: c'est Reboul, le boulanger de Nîmes. Mais cette circonstance n'est qu'apparente; Reboul n'est homme du Midi et boulanger que par hasard; ce n'est pas là sa condition réelle. C'est un littéraire d'esprit et élégant, comme tant d'autres; c'est un des mieux placés dans cette légion d'astres qui gravitent, en le réchauffant, autour de ce soleil qui se nomme Lamartine. Mais n'allez pas lui demander des vers en patois; sa langue est celle de Paris; il en connaît tous les secrets, toutes les formes mélancoliques et harmonieuses; il vous variera avec charme cet éternel thème de douleur, de religion et d'amour qui, depuis 1820, a fait germer deux mille volumes de vers. Ce qui le distingue cependant et le met hors ligne, c'est qu'il est boulanger; mais ceci est le secondaire et l'accessoire de sa vie. — Une dame du grand monde, entendait parler des succès diplomatiques et des tableaux de Rubens, disait nonchalamment: «Ce Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait à peindre? — Eh! non pas, madame, répondit Van-Dyck: c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur.» Reboul est un homme de beaucoup d'esprit qui s'amuse à être boulanger.

Tel n'est pas Jasmin. Là, au contraire, est une nature supérieure, vierge, originale, un génie qui n'a d'autre source que dans lui-même, et qui s'est fait un lit et des rives pour y verser et y promener une poésie étrange et inconnue. C'est un homme qui, parlant une langue sourde de celle du Dante, mais aujourd'hui délaignée et presque prosaïque, s'en est hardiment emparé, l'a épurée, agrandie et élévée. Cette langue albit mourir, disaient-ils, et lui la ressuscite et la baptise au nom de la poésie et du génie; et ses poèmes, qui ne peuvent périr, entraînent avec eux l'idiome dans leur immortalité.

Quel est donc cet homme extraordinaire devenu ainsi la gloire et presque l'idole du midi de la France? Il nous serait facile de répondre à cette demande en analysant et pillant au besoin les excellents et charmants articles publiés déjà sur lui par MM. Nodier, Sainte-Beuve, Lavergne et tant d'autres; mais peut-être voudrait-on bien préférer à ce transvasement des pensées et des phrases d'autrui des impressions personnelles et toutes récentes. Je vais donc raconter avec une vérité simple la visite que j'ai faite il y a peu de jours à Jasmin.

Sur le bateau à vapeur qui mène de Bordeaux à Agen, tous les hommes du Midi m'avaient d'avance répondu à la question que j'allais leur faire: «Jasmin! vous trouverez sa boutique sur la promenade, près du pont suspendu. Au-dessus est écrit: Jasmin, coiffeur des jeunes gens. Au reste, tout le monde vous l'indiquera.» M. de Talleyrand, à qui l'on demandait l'adresse de la princesse de Vaudemont, répondait: «Demandez-la au premier pauvre que vous rencontrerez dans la rue.» En Gascogne, tout le monde connaît la demeure du poète, comme à Paris tous les pauvres avaient où vivait la bienfaisance.

Arrivé à Agen, et devant cette boutique célèbre, j'en examinai curieusement l'aspect extérieur. Les boutiques des coiffeurs de la rue Saint-Marcel ou du Gros-Cailhou sont assurément plus splendides que celle du poète. Les bistes traditionnels en cir ou en carton ne se voient même pas sur la devanture vitrée et étroite, qui se couronne par une planche avec ces mots: Jasmin, coiffeur des jeunes gens; au-dessus est un seul étage, avec une seule croisée, puis le toit. D'ailleurs dans la montre rien ne révèle l'auteur; pas un livre, pas une affiche; des objets de toilette parlent pour le seul coiffeur.

J'entrai dans la boutique. Elle est étroite et petite; trois chaises et un fauteuil en paille la meublent; tout autour, des armoires vitrées regorgent de perruques, de flacons, de poisons et de parfumerie; une de ces armoires, la plus obscure, contient quelques livres; à côté d'elle, dans le même coin, un petit guéridon est chargé de journaux, de lettres, de livres: c'est le coin du poète.

La femme de Jasmin était alors seule. «Mon mari va descendre,» dit-elle. Quelques instants après entra dans la boutique un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, mais vigoureux et trapu, la tête forte, le teint animé, la lèvre épaisse, les cheveux crépus, les yeux pleins de feu, une physionomie que plus tard je vis bien être aussi mobile qu'énergique. Il était vêtu d'un paletot dont les soieries et la gausse étaient fort linées. C'était Jasmin.

Il me fit asseoir sur le fauteuil de paille, et lui-même prit une chaise auprès de sa femme. Cette double condition de poète et de coiffeur embarrassait ma démarche, et j'attaquai d'abord le coiffeur. «Monsieur, lui dis-je, je dine au château de la Garde, à quatre heures d'ici. Je ne sais si j'aurai le temps de faire ma barbe avant l'heure du dîner... et je viens...» «Jasmin me répondit qu'il ne lui paraissait pas qu'il y eût besoin de me raser... mais en étudiant un petit frontement presque imperceptible dans sa bouche et ses yeux, je lui dis de suite que ceci n'était qu'un prétexte, et que le véritable but de ma démarche était de venir trouver l'homme éminent et de connaître le poète.

Alors la physionomie de Jasmin devint tout à coup brûlante



(Maison de Jasmin.)

et splendide d'animation, de froide et indifférente qu'elle était. «Savez-vous ma langue? s'écria-t-il en changeant de chaise et en se rapprochant de moi. — Non. — Ah! mon Dieu, quel malheur! mais c'est égal, j'essaierai de vous la faire sentir.» Et tout à coup, sans autre prologue, le poète, avec



une chaleur d'esprit et un enthousiasme dont on ne peut rendre compte, dans un excellent langage français d'ailleurs, se livrait à une improvisation saisissante et à une théorie de son art de poète et du génie de sa langue, dont je regrette bien de ne pouvoir donner ici une idée.

« Quel bonheur pour moi, disoit-il, de n'être servi de la langue de mon pays ! Quoique vieille, elle est vierge ; aucun antécédent, pour ainsi dire, aucune règle, aucune de ces épurations énervantes ne lui commandent. Elle est libre, libre, neuve dans la littérature, et elle peut s'enrichir sans contrôle des paroles de ses sœurs qui nous entourent, des langues espagnole, italienne, et de toutes celles du Midi.

« C'est ce qui fait mon bonheur, et peut-être ma force. Votre langue, au contraire, quelle est-elle ? Enervée de règles, d'entraves, de liens de zout et de purisme, épuisée par la multitude et la fécondité des auteurs, elle est vieille et calquée. C'est une langue admirable, sans doute, pour la vie de la nation ; mais c'est une langue tuée pour la poésie.

Aussi on dit que la poésie meurt en France ; c'est parce que la langue poétique meurt qu'on le dit ; car la poésie elle-même peut-elle mourir ? Et soyez attentif à ceci : examinons la manière de Victor Hugo ! Qu'a-t-il cherché, ce grand poète, si ce n'est la langue qui lui manque. Remarque qu'il a voulu l'électriser et la ressusciter, pour ainsi dire, par la bizarre recherche des mots et des formes, par la grandiose quelquefois exagérée des idées. Le voyez-vous au milieu de cette tourmente de son génie ? Donnez cette agitation ? C'est que l'instrument lui manque ; sa langue usée et morte lui répugne ; il veut se faire une langue nouvelle dans la sienne. Moi, au contraire, j'ai la mienne, comme je vous la disais, pure, vierge, barbare, vive, le bouquet de fleurs d'orange au cœur ; et c'est moi, moi seul jusqu'ici à qui le bon Dieu a accordé de la mener à l'autel.

« Avec une pareille liberté et un tel bonheur, la poésie devient facile et naïve comme elle doit l'être, le vrai et le simple sont seuls touchants et poétiques. Aussi tous mes efforts tendent là. — Je ne dis pas l'Eternel, le Dieu tout-puissant, etc., mais le bon Dieu, et l'idée de Dieu n'en arrive-t-elle pas au cœur plus vive et plus tendre ? Oh ! est la plus belle poésie, la vraie, si ce n'est dans ces vers de Béranger ? »

Et Jasmin, se levant, me dit avec un air prodigieux et les inflexions d'un comédien consommé ces vers :

Mes enfants, dans ce village,  
Suivi des rois, il passa ;  
Voilà bien longtemps de ça !  
Je venais d'entrer en ménage.  
A pied grimant le couteau  
On, pour voir, je m'étais mise,  
Il avait petit chapeau  
Avec redingote grise.  
Près de lui je me troublai.  
Il me dit : Bonjour, ma chère !  
Bonjour, ma chère !  
— Il vous a parlé, grand'mère !  
Il vous a parlé !

« Vous allez entendre mes vers, continuait-il ; vous verrez, vous verrez. C'est la nature, la douleur, la joie comme Dieu les fait. »

A lors il se leva, et avec une pantomime sublime, car il pleurait de vraies larmes, il fit la scène poétique qu'il voulait peindre. « Mon fils ! mon fils ! mon pauvre enfant ! Il est mort. Le voilà, mon ami, le voilà ! Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu, mon pauvre Dodo, mort ! Là, voilà sa chaise, ses habits, ses livres. Oh ! mon Dieu ! »

Cette scène était attendrissante au plus haut degré. « Maintenant je vais vous lire mes vers, » dit-il. J'attendais avec impatience cette offre, sachant l'admirable talent de lecture du poète.

« Combien pouvez-vous me donner de temps ? dit-il. — Jusqu'à trois heures et demie ; la voiture de Caillaud m'attend à cette heure. — Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! Ah ! mon Dieu ! je ne pourrais pas vous lire *Francanette*, — ni l'*Arcadie du Castel-Caillaud* non plus ! Quel malheur !

En ce moment, entre un étranger, « Je suis de ce pays, monsieur, mais j'habite Genève, et dans cette ville tout le monde me parle de vous, on m'en veut de ne pas vous connaître. — Vous êtes d'Agen ? dit Jasmin. — Non pas, mais de S... » Alors Jasmin de lui serrer la main, de lui parler gascon, mais sans le faire asseoir et sans le retenir. « L'étranger partit bientôt.

« A nous deux ! s'écria Jasmin ; qu'est-ce que je vais vous lire ? Ah ! mon Dieu, quel dommage que vous ayez si peu de temps ! — quel malheur de ne pas lire l'*Arcadie* ! — Ah ! monsieur, c'est si touchant, si beau ! cette pauvre fille qui meurt frappée de Dieu au moment où elle alloit se marier elle-même ! vous verrez, vous verrez ! »

Et il feuilletait son livre, ravi à chaque pièce qu'il voyait ; et il s'arrêta enfin à celle-ci :

« Un riche *Agriculteur* qui sans cesse l'invitait à aller s'établir à Paris, où il ferait fortune.

« Suivez sur la traduction française qui est en regard, me dit-il, et vous me comprendrez ; et arrêtez-moi là où vous ne sentirez pas le mot gascon.

Et il lui délicieusement cette pièce :

Et tous tabé, Moussu, sans cregoe  
De troubla mon jours et mes neys  
M'escribo de pourta na guttato et mouu pegne  
Dins la grande bilo des Reys !...

Et vous aressé, non-jugé, sans craindre  
De troubler mon jours et mes neys  
Vous m'avez d'élle porter na guttato et mouu pegne  
Dins la grande ville des Rois !...

Il terminait cette lecture entrecoupée de remarques, de

commentaires et des élan de la plus naïve et de la plus charmante satisfaction, lorsqu'un second étranger entra.

C'était un jeune bon parisien égaré dans cette Lombardie de la Garonne ; il tenait en laisse un chien d'arrêt magnifique, dont il était aussi fier qu'embarrassé ; il venait évidemment pour voir Jasmin, dont le nom se trouvait sur son agenda dans le Lot-et-Garonne. — Ce mélange de poésie et de pompage parut l'ébranler. « Je voudrais, dit-il en balbutiant, faire faire ma barbe. » Et comme si un remords l'eût saisi à propos de cette barbe très-problématique sur son menton si jeune : « On me faire couper les cheveux, » ajouta-t-il.

Jasmin paraissait désespéré. « Je suis à vous, monsieur, » dit-il ; et il allait prendre des ciseaux... Il ne faisait, avec des haussements d'épaules et des yeux terribles, la pantomime du dérangé et de l'ennuyé... Quant au jeune bonceau, il ne tenait guère au reste de la chose ; il avait vu Jasmin, son but était rempli, il pouvait désormais en parler dans le monde, ce qui lui suffisait. — Aussi baillait-il déjà. Jasmin sentit la chose. « Mon bien, monsieur, je suis occupé ; seriez-vous assez bon pour revenir dans une demi-heure ? — Tout à fait, » dit le jeune homme. Et il sortit avec son chien.

« Quel bonheur ! s'écria Jasmin. Vous avez encore du temps, n'est-ce pas ? Ma femme, va donc prévenir Caillaud, et voir si la voiture retardera son départ ?

Maintenant, monsieur, je vais vous lire une pièce bien jolie ; voyez-vous, c'est le cœur qui l'a faite ; c'est la *Carilut*. Suivez, suivez bien, et arrêtez-moi si vous ne comprenez pas.

Il est impossible de rendre la manière enchanteresse avec laquelle Jasmin fit cette lecture ; — il était vivement ému. — Son émotion passa bientôt à une sorte d'exaltation de lui-même qui avait sa grandeur. « Monsieur, disoit-il, mes vers ont aussi leur puissance de charité ; avec eux, avec mes lectures publiques, j'ai fait donner plus de 40,000 fr. aux pauvres ou à d'autres œuvres. Il y a un clocher qui s'élève, et il porte mon nom ; c'est le clocher *Jasmin*, parce que c'est moi qui ai pu en procurer l'argent avec mes vers. Il vous aurait fallu voir quel accueil, quel enthousiasme à Bordeaux, à Auch, à Toulouse ! et à Paris, monsieur, comme ils m'ont reçu ! Vous disiez tout à l'heure que mon mérite était dans mon originalité ; M. Villennet, le ministre, me l'a dit aussi dans sa lettre où il m'annonce cette belle pension qu'il m'a donnée (et il prononçait ces mots : *belle pension*, avec un accent aussi plein de fierté que de gratitude). Et le roi, il m'a appelé chez lui, et il m'a comblé de bontés ; et les salons de Paris se disputaient mes lectures ; l'étranger lui-même parle de moi ; en milieu de ces journaux, voici un journal anglais qui me traduit et me nomme un des premiers poètes de la France ; combien d'autres de vos grands auteurs me le disent aussi ! et Sainte-Beuve, et Charles Nodier, comme ils me protègent ! comme ils m'aiment ! »

Ainsi se développait cette autre face de l'esprit de Jasmin. C'était cette satisfaction exaltée de lui-même, ce que tout le Midi, en l'admirant, lui reproche, ce qu'on appelle sa vanité.

Sans doute Jasmin a quelque chose qui ressemble à la vanité, mais qui est bien plus pur et plus noble qu'elle ; il me semble que son caractère s'en grandit. Cet orgueil est si naïf, et d'ailleurs si justifié. Eh quoi ! voici un homme né dans la pauvreté, dont tous les parents sont morts à l'hôpital, comme il l'a dit, chanté et fait graver en tête de ses livres ; c'est un obscur coiffeur, et soudain le poète se révèle en lui, le Midi s'étonne et admire ; sa nation l'exalte, les grands poètes arrivent à lui, et le nomment leur égal ; les pauvres l'implorent, et l'or pleut et tombe parce qu'il dit ses vers ; la religion s'adresse à lui et lui demande un édifice, et ses vers le lui donnent ; — Bordeaux la magnifique l'applaudit ; — Auch lui vole une coupe admirable de vermeil avec les mots : A JASMIN, LA VILLE D'ACH, ADMIRATION, GRATITUDE ; — Toulouse, qui a son Capitole et ses fêtes antiques, lui fait un triomphe et lui décerne des lauriers en or ; — le duc d'Orléans lui donne une bagne de diamants et lui avait réservé, dit-on, une faveur plus grande encore ; — la duchesse d'Orléans, lui envoya une médaille d'or avec ces mots : LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN ; — Paris l'appelle et l'enivre de fêtes et de triomphes ; — Le roi lui-même le reçoit aux Tuileries, l'entend, et lui fait un présent royal ; — toute la haute littérature lui décerne des titres de gloire, et vous voyez qu'en milieu de ce délire cet homme simple, franc, poète, preme un semblant de fausse modestie et se déprime lui-même !

Enfin il y a un mot de Jasmin charmant de modestie et qui démontre ce reproche de vanité malveillante : c'est lorsqu'à Paris, au milieu de ses triomphes et lorsqu'on voulait l'y retenir, il répondit : « Il faut partir, les barbes poussent à Agen ! »

« Puis-je vous lire une troisième pièce de vers ? nous avons le temps, Caillaud attendra. » Il ajouta : « M. Durand était un ange de charité, un saint de bienfaisance. Hélas ! les villes et les hommes oublient vite. Un monument manque à sa tombe ; mais, si Dieu le permet, il s'y élèvera un jour. » Et il me lut la pièce délicieuse intitulée *Le Mécène des Pauvres*.

Il avait fini, et j'étais encore sous le charme de sa poésie et de son débit. — Je le regardai, des larmes étaient dans ses yeux ; je lui pressai la main avec attendrissement ; — je ne pouvais louer autrement son œuvre.

Avant de le quitter, je le priai de me montrer ces présents de villes et de princes qui lui avaient été donnés.

Il m'emmena dans une pièce sombre au fond de sa maison ; et d'abord il ôta d'une cloche de verre la coupe de vermeil offerte par la ville d'Auch.

Cette coupe, d'un travail exquis et qui semblait sortie des ateliers d'un Cellini, est d'une hauteur de vingt-cinq centimètres environ. Il me fit remarquer l'inscription si honorable :



A JASMIN, LA VILLE D'ACH ; ADMIRATION, GRATITUDE.

Puis il ouvrit un très-grand érin de maroquin vert, et il en tira d'une couche de satin blanc une double branche de laurier à feuilles de grandeur de nature et d'or massif. La grandeur de cette branche d'or peut être de quarante à quarante-cinq centimètres.



Dans un autre érin étaient trois médailles, sur l'une d'elles, en or, étaient écrits ces mots :

LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN.

Puis une bagne donnée par le duc d'Orléans à son passage à Agen. C'est un saphir entouré de deux crocs brillants.

Enfin, il tira de son sein une belle montre en or, avec une chaîne de même métal ; sur cette montre étaient gravés ces mots :

DONNÉE PAR LE ROI.

Le temps me pressait ; — je lui demandai une dernière grâce, c'était d'avoir de sa main, sur l'un des volumes de ses poésies que j'emportais, ces deux vers de la pièce de la *Charité* :

Car es amer de la recevoir  
Aoutau qu'ès dous de la donna !

Il prit le volume et s'appêta avec une sorte de méditation à écrire quelques mots.

« Ce ne sont pas des vers, dit-il en me le rendant ; lisez, ou plutôt je vais vous traduire cette phrase. » Je l'écoutai, et je fus profondément attendri en entendant ces mots, dont je n'aurais pas le courage de donner ici la traduction :

« A Moussu G... C...

« A beyre comme m'abès sentit quand legissoy, bezi  
« que mois livres n'an jamay estat debat un millou cò, et  
« dins de tan bonous nans.

« JASMIN.

« Agen, 6 octobre 1845 »

Il ignoit encore que j'étais après avoir écrit cette phrase, et il me le demanda pour l'ajouter aux mots : « a moussu, suivis d'une demi-ligne blanche. Ce fut alors seulement qu'il sut et qu'il écrivit mon nom : — G... C...

Avant de nous quitter, il ouvrit un de ses volumes, et me montrant une page de musique, il me chanta une mélodie qui est de lui, et qu'il a composée pour une de ses poésies. — Sa voix est touchante, et je savais d'ailleurs qu'il était bon musicien et qu'il fort bien de la guitare.

Enfin, je lui fis mes adieux, avec l'espoir et sa promesse de le revoir à Paris.



## Histoire de la Semaine.

Quand les événements politiques intérieurs font défaut à la presse, la polémique vient y suppléer, et parfois aussi elle anime ses événements. Toute la semaine dernière, une lutte triviale s'était engagée dans les journaux entre des membres du haut clergé et des défenseurs de l'Université, qui ne paraît pas encore s'être arrêtée sur le meilleur moyen de se défendre elle-même. M. le cardinal-archevêque de Lyon, M. l'évêque de Langres, M. l'évêque de Châlons, y ont successivement pris part. Tous réclament la liberté de l'enseignement, et, pour en démontrer la nécessité, entreprennent de prouver que l'enseignement universitaire ne présente pas aux pères de famille de suffisantes garanties morales. Les défenseurs de l'enseignement par le gouvernement éprouvent de l'embarras pour repousser ces accusations, quelque peu fondées qu'elles soient, car M. le ministre de l'instruction publique leur a donné crédit en sacrifiant des professeurs approuvés par l'Université, mais mal vus et dénoncés par le parti catholique. Une nouvelle et récente mesure prise à l'occasion de M. le professeur Ferrari, immédiatement après un succès éclatant remporté par lui dans un concours d'agrégation, est venue donner confiance aux adversaires de l'Université et porter le découragement dans les rangs de ses soutiens. D'un autre côté, la promesse d'une loi faite par la Charte de 1850, promesse dont l'exécution a été ajournée d'année en année, semble mettre l'autorité dans une situation un peu fautive pour faire exécuter dans toute leur rigueur les dispositions encore en vigueur sur les petits séminaires. C'est dans ces circonstances que la lutte, qui, dans le silence, avait été incessante, s'est traduite en lettres pastorales et en lettres aux journaux. Le *Journal des Débats* avait annoncé que celle de M. l'évêque de Châlons, qui n'a peut-être pas toute la gravité du caractère religieux de son auteur, était déferée au conseil d'Etat, non pas pour la question de droit, mais pour celle de légalité. C'était, à ce qu'il paraît, l'avis de M. le grand-maître, qui, pour se donner du courage, avait livré sa résolution à la publicité. Mais il a rencontré de l'opposition de la part de M. le garde-des-sceaux, et sa détermination n'a pas été la plus forte.

Le conseil-général de la Seine a clos le 50, à minuit, sa session annuelle, dont nous avions précédemment annoncé l'ouverture. Il lui a fallu, en treize séances, arrêter un budget de cinquante millions et donner son avis motivé sur une foule de questions importantes. Les sessions des conseils-généraux sont infiniment trop courtes; beaucoup de ces assemblées ont exprimé des plaintes à ce sujet; le conseil-général de la Seine l'a fait sentir de son côté, en déclarant n'avoir le temps de répondre à des questions que le ministère lui avait posées. Il a renouvelé ses vœux de l'an dernier relatifs à la publicité à donner à la liste du jury et à l'attribution du produit des droits d'enregistrement sur les brevets d'invention. Il a montré tout à la fois de la largesse dans les sacrifices qu'il a regardés comme utiles et bien entendus, et une sévère économie dans les dépenses, qu'il n'a pas considérées comme suffisamment justifiées. Les traitements de quelques fonctionnaires s'en sont mal trouvés.

L'extérieur s'offre toujours, pour le premier plan, l'Irlande, ou bien plutôt l'Angleterre; car on est bien plus embarrassé à deviner comment sir Robert Peel sortira de l'impasse où il s'est engagé, qu'inquiet du sort d'O'Connell et de ses concusés. A Londres comme à Dublin, on a répandu, à la fin de la semaine dernière, le bruit que les poursuites étaient abandonnées. Cette nouvelle était absurde; mais elle n'a en cours que parce qu'elle était infiniment moins que les poursuites elles-mêmes. Si on ne les abandonne pas, on songe du moins à les ajourner le plus possible. Au lieu des derniers jours de novembre, les premiers jours de janvier arriveront, dit-on, avant que les débats judiciaires s'ouvrent. On semble espérer que l'avenir et l'imprévu apporteront une solution à une difficulté qui commença à reconnaître inextinguible aujourd'hui. On songe à recommencer l'enquête entreprise, qui, entachée d'irrégularité et d'évidente inexactitude, fournirait des armes redoutables à un légiste et à un procédurier de la force d'O'Connell. En un mot, on croit avoir tout à gagner à perdre du temps. En attendant, les témoignages de sympathie, les adhésions à l'association et les offrandes arrivent au chef du rappel de la part de prêts qui jusqu'ici étaient demeurés en dehors de l'agitation nationale; des prières sont faites dans toutes les paroisses de l'Irlande, et la formule de l'une d'elles nous paraît assez nouvelle dans la liturgie: « Puissent les amis de la liberté ne jamais avoir affaire à d'autres ennemis que Peel, Sturgeon, Wellington et compagnie! » — L'Espagne mérite de plus en plus l'épithète de malheureuse qu'on lui a tant de fois donnée depuis trente-cinq ans, quand on a en à raconter les événements dont elle a été continuellement le théâtre. Barcelone et Gironne, à l'heure où nous écrivons, sont peut-être en feu ou déjà en cendres. Les dernières nouvelles annonçaient que les bombes des assiégés se succédaient sans interruption, nombreuses et terribles, que les murailles s'écroulaient, et que le carnage était imminent. — La France, qui a vu une première fois son conseil conjurer les dernières rigueurs contre l'heure de la part d'Espérance, avec le gouvernement duquel elle était dans des termes plus que froids, la France n'a-t-elle donc rien pu obtenir d'un gouvernement qui se dit son ami? Si elle n'y a pas réussi, il lui faut le déplorer; mais si elle ne l'avait pas même tenté, il faudrait le déplorer plus encore. A Madrid, en présence de pareils événements, les Cortès sont demeurées très-longtemps à se constituer, et un projet de loi pour déclarer la majorité de la reine est jusqu'ici la seule mesure qui leur ait été présentée. Peut-on raisonnablement attendre de son adoption la fin des malheurs de la Péninsule? Nous le désirons beaucoup, tout en l'espérant bien peu. — Athènes a perdu de sa confiance dans la franchise de l'allusion du roi à la révolution de septembre. Un aide-de-camp d'Orthon, qui avait vu ces changements politiques avec beaucoup

de dépit, est arrivé à faire croire à ce monarque qu'une contre-révolution devait éclater une belle nuit; car, en Grèce, c'est toujours à la belle étoile que les mouvements s'opèrent. La crédulité du prince, les ordres qu'elle lui a suggérés, ont donné à penser qu'il avait une grande confiance dans les ennemis de la révolution et trop peu de foi dans son avenir pour en être un partisan bien sincère. Cette dédicence ne facilitait rien, et tôt ou tard les puissances vaudront venir en aide à des embarras qu'elles pourront bien accroître encore par l'intervention de leurs diplomates. — Les nouvelles de Chine n'ont guère apporté que des détails sur l'étrange cérémonial observé par les grands dignitaires du pays dans leurs rencontres avec les chefs anglais; mais ces programmes ont leur importance en ce qu'ils font voir que les Chinois ont renoncé à leur ancienne prétention d'humilier les Barbares, et qu'ils sont résignés aujourd'hui à les traiter d'égal à égal. Nous saurons plus tard si les présentations à l'empereur n'auront plus ces complications d'étiquette qui ont fait reculer toutes les précédentes ambassades. L'expédition anglaise a sans doute contribué pour beaucoup à ce résultat; mais on doit croire aussi que les progrès des missions catholiques n'y sont pas tout à fait étrangères. Dans un rapport officiel publié à Londres, nous voyons qu'on compte 32,000 catholiques dans le vicariat apostolique du Sui-Chuen, 40,000 dans celui de Fokien; Chensi et Hon-Kouang, 60,000; Tche-Kiang et Kian-Li, 9,000; Pegu et Ava, 5,000; Siam, 8,000; Malacca, 6,000; Cochinchine, 80,000; Tong-King oriental, 160,000; dans le diocèse de Nang-King, 40,000; dans celui de Macao, 72,000, et dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, 180,000.

La nature a un peu fait relâche cette semaine, et n'a pas continué cette série de tremblements de terre et de tempêtes que nous avions eu précédemment à enregistrer. Mais l'industrie a fourni son sinistre. Le bateau à vapeur le *Clipper*, faisant la navigation entre Bayoussa et la Nouvelle-Orléans, au moment où il quittait le port, a fait explosion par l'éclat de ses chaudières. Toute la machine, de grands débris de chaudières, d'énormes fragments de bois, une multitude d'autres objets, et, de milieu de tout cela, des êtres humains, tous plus ou moins mutilés, ont été lancés dans les airs. En atteignant sa plus grande hauteur, cette éruption a été projetée, comme les jets d'une fontaine, dans plusieurs directions, et est retombée sur la terre, sur les toits des maisons et jusqu'à 200 mètres de distance du lieu du sinistre. Les malheureuses victimes ont été brûlées, écrasées, déchirées, mutilées et dispersées de toutes parts, les unes dans la rivière, les autres dans les rues, d'autres sur l'autre rive du Bayou, à près de 250 mètres. Quelques corps ont été coupés en deux par des morceaux de bois, et d'autres lancés comme des boulets de canon contre les murailles des maisons. Toute la partie des édifices environnants semble avoir été ravagée par un tourbillon. Le lieu du désastre offrait un spectacle qu'il faut renoncer à peindre. Les planchers des deux chambres étaient jonchés de morts et de mourants. Ceux que l'on transportait proféraient des prières, des gémissements, des imprecations, et présentaient l'aspect des plus atroces souffrances. L'équipage consistait en quarante-trois hommes; il y avait de plus cent passagers. Un très-petit nombre de personnes, dont fait partie le capitaine, a été sauvé; les pertes connues s'élevaient à vingt-neuf; mais il manquait encore plusieurs personnes, dont les traces n'avaient pas été retrouvées.

Les journaux anglais nous font aussi connaître les désastres financiers d'un prince noir et d'un prétendu prince blanc. Le premier est le frère de l'ancien roi d'Haiti, Christophe II, lequel, entrevoyant l'orage qui devait détruire bientôt tout à fait son pouvoir déjà ébranlé et sa fortune en ruines, avait envoyé à Londres environ 250,000 fr. pour les placer dans les fonds anglais, au profit de la reine, de ses deux filles, de ce frère et de sa sœur. Madame Christophe a trouvé moyen de s'approprier le tout et d'aller jouer en Sardaigne des moyens d'existence qu'elle eût dû partager avec son beau-frère. Ce pauvre prince, réduit, lui et les siens, à la plus profonde misère, s'est adressé à la Société des amis des étrangers en détresse, et celle-ci lui a envoyé... 3 guinées! Il s'est présenté pour demander des secours au lord-maire, qui lui a répondu, en lui donnant satisfaction sur ce point, qu'il n'avait pas qualité pour agir, mais qu'il espérait qu'on pourrait poursuivre la reine d'Haiti pour le remboursement de 5,000 livres sterling. — Le lord-maire, ou du moins en attendant l'installation de celui-ci, l'alderman qui le remplace, a également reçu la visite de l'autre prince dont nous parlions tout à l'heure; celui-ci était Louis XVII, dont nous avons déjà fait connaître la demande en cession de biens et de droits, même à la couronne de France. Ceci pouvait être assez gai; mais ce qui est triste, c'est que ce malheureux, sa femme et leurs huit enfants sont dans la plus affreuse misère. On a vu se présenter, pour appuyer sa demande, un Français, M. le comte de Labarre, dont l'extérieur annonce un homme respectable. « Je n'ai point, a-t-il dit, abandonné et je n'abandonnerai point mon point, tout accablé qu'il est sous le poids de l'adversité. Je me suis ruiné moi-même pour le secourir, en non faisant ainsi, comme l'a fait un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans une autre circonstance, le courtisan du malheur. M. le duc de Normandie n'a pas droit seulement comme héritier du trône à la compensation des Anglais, il était venu aussi leur apporter le fruit de ses longs travaux sur l'art de perfectionner les propriétés de guerre. — Une voix dans l'auditoire. A lui de bonjour! ses bons et beaux supplis. (On rit.) — M. de Labarre a quelque opinion qu'on ait sur la légitimité des prétentions du duc, on conviendra, du moins, qu'il se trouve dans une position peu commune: il a huit enfants, dont le plus jeune est âgé de six mois. » L'alderman a fait remettre à l'avocat du duc de Normandie une somme tirée du tronc des pauvres et dont le chiffre n'a pas été révélé au public.

Ce ne sont pas seulement les demandes des princes indigents qui remplissent les journaux anglais, ce sont aussi les

réclamations des capitalistes de cette nation qui s'étaient réunis pour entrer dans les compagnies de chemins de fer, sollicitant des concessions en France durant la session dernière. Le chemin de Lyon, qui avait trouvé des souscripteurs dans la Grande-Bretagne, à l'aide de prospectus répandus à profusion, mettant en avant un conseil d'administration composé de pairs et de députés français, auxquels on n'avait pas même demandé leur agrément; le chemin de Lyon, qui avait vu ses actions, placées par ce tour d'adresse, devenir, à la bourse de Londres, l'objet de spéculations considérables, et obtenir une prime très-élevée; le chemin de Lyon voit aujourd'hui ses ingénieux inventeurs retenir l'argent des actionnaires malgré eux, sans intérêts et sans garanties. Ceux-ci, finissant par trouver la plaisanterie un peu prolongée, confient leurs vives doléances aux feuilles de Londres. Nous ne croyons pas la triste spéculation dont ils sont victimes de nature à les encourager beaucoup à s'entreprendre jamais de nouveau dans une grande entreprise en France, et nous le déplorons. — Un reste, on pense que le ministère est déterminé à demander l'autorisation de faire exécuter, aux frais de l'Etat, les chemins qui seront votés dans la session prochaine, soit qu'il les exploite lui-même, soit qu'il se détermine, après leur exécution, à en mettre les lieux au adjudication.

Paris s'embellit chaque jour, il faut le reconnaître. Le conseil municipal, quels que soient les vices de son organisation, par cela seul qu'il est électif, a plus fait par ce résultat en quelques années que n'avait fait plusieurs générations successives. Paris s'embellit; mais outre les projets qu'exécute l'administration de la ville de Paris, il y a aussi, et en bien plus grand nombre, les projets qu'on lui prête. Les journaux ont cette semaine rasés des quartiers entiers, ouvert des voies immenses et planté sur le parvis Notre-Dame une pyramide en granit pour servir de point de départ à toutes les bornes milliaires de nos routes. Tout cela est fort ingénieux et surcharge peu le budget, car il n'en a pas encore été le moins du monde question dans les délibérations et même dans les causeries du conseil municipal. — On songe toujours à restaurer Notre-Dame, qui en a grand besoin, mais on est tout de tremble de voir les travaux confiés à quelque architecte vandale. En attendant, des mutilations coupables y sont commises tous les jours. Tout récemment, au portail septentrional, quatre chapiteaux ont été ébranlés à coups de pierre et de marteau; un petit animal fantastique a été enlevé très-nettement, à l'aide d'un ciseau, et volé par un amateur, qui aura voulu y joindre également la tête d'un ange. Le Comité historique des arts et monuments a déjà précédemment appelé, à l'occasion de délits de ce genre, toute l'attention de l'autorité sur les moyens d'en prévenir le retour. Combien faudra-t-il donc encore de mutilations pour que ces réclamations soient enfin écoutées?

Ce que nous avions dit dans un précédent numéro de l'appropos et de l'utilité pour l'art de la mission à Athènes confiée à M. Boulanger, nous a valu une lettre de cet architecte, au talent duquel nous avions, du reste, rendu hommage. Suivant lui, les fouilles et les déblais qui ont été exécutés récemment par le gouvernement actuel de la Grèce, ont, en les dégagant des fortifications turques dans lesquelles ils étaient presque tous ensevelis, donné aux anciens monuments un aspect tout nouveau, leur véritable aspect. M. Boulanger semble avoir la confiance de justifier la mission qui lui est donnée, et de prouver par ses résultats qu'il est bien entendu. Nous avons que la détermination où il paraît être d'arriver à faire cette preuve nous donne à nous-mêmes la confiance qu'il y parviendra, et nous serons, il en peut être certain, le cas échéant, les premiers à le proclamer.

La Normandie veut, depuis quelque temps, des artistes et des poètes sortir de la foule de ses artisans. Ses feuilles locales referment de curieux détails sur les essais heureux d'un pauvre ouvrier qui paraît appelé à prendre un rang distingué dans l'art de la sculpture. L'ouvrier Lebreton a mérité tout dernièrement un encouragement du roi par ses poésies populaires.

La police, moins tolérante que l'administration des contrilutions indirectes, qui admet pour les vins l'extension de volume, à l'aide de l'eau, pourvu que le droit lui soit payé sur les deux liquides mariés, la police a fait saisir à Rouen et à Bercy une grande quantité de pièces de vin ainsi sophistiquées. La question va être portée devant les tribunaux. Déjà, dans une espèce qui ne manque pas d'analogie, la Cour de cassation vient de décider qu'on doit considérer comme fautive, aux termes du code pénal, le fait dans lequel un échantillon n'a été vu tiers ou un quart d'eau. — Les tribunaux de Stockholm n'ont, ni la même sévérité quand il s'agit de défendre leurs justiciables contre l'avidité de certains marchands, ni une grande bonté nationale quand il s'agit de faire respecter les intérêts étrangers. Un pharmacien de cette ville, le sieur Almqvist, voyant qu'une maison de Reims, renommée pour la qualité de ses vins de champagne, fournissait presque seule la Suède entière, a contrefait les étiquettes du négociant champenois, et a appliqué ses contrefaçons à des bouteilles contenant une liqueur d'apothicaire. Les Suédois n'y ont vu que du champagne, et des poursuites ayant été dirigées contre le contrefacteur, les tribunaux de première instance et d'appel ont tout naïvement déclaré que « s'il est vrai que d'un côté les lois sur le commerce répriment sévèrement toute usurpation de noms et de raisons commerciales, toute contrefaçon d'étiquettes, enseignes, etc., il y a d'un autre côté lieu de supposer que le législateur a dicté cette disposition dans le seul but de protéger l'industrie et le commerce des indigènes, et non pour favoriser les étrangers au détriment des nationaux. » S'il y a des juges à Berlin, il y en a de bien singuliers à Stockholm.

Les journaux ont tué M. l'amiral Roussin, qui aura pu entendre son oraison funèbre, car le lendemain les mêmes feuilles nous ont appris que cette nouvelle était sans fondement. Malheureusement beaucoup d'autres morts annoncées cette semaine n'ont pas été démenties de même. — L'émigration polonaise a encore perdu un de ses membres les plus



illustres, le général comte Soltyck, qui avait servi avec honneur comme colonel dans l'armée française sous l'Empire, comme général dans l'armée polonaise durant la guerre de l'Indépendance, et qui avait, comme nonce, fait preuve nouvelle à la diète, du dévouement et de la fermeté qu'il avait montrés sur les champs de bataille. C'était, de plus, un écrivain distingué; il a laissé une histoire fort estimée de la guerre de Pologne en 1809, et la mort l'a surpris se livrant à d'autres travaux historiques. — Le clergé a perdu M. de Cosnac, archevêque de Sens, et M. le cardinal de Retz, audi-

teur de rote auprès du Saint-Siège. — M. le baron Capelle, ancien ministre de Charles X, et un des signataires des ordonnances de juillet 1830, a terminé à Montpellier une carrière remplie tout à tour par la disgrâce et la faveur. Une liaison avec Elisa Bonaparte, duchesse de Lucques et de Piombino, vue de mauvais œil par Napoléon, attira sur lui des mesures sévères, et fit d'abord connaître un nom qui devait, si fatalement pour celui qui le portait, l'ignorer plus tard au bas du manifeste politique qui a déterminé la plus rapide de toutes les révolutions. — Enfin, les arts ont eu à enregistrer

sur leurs tables funèbres la mort du pianiste Pradher; — celle d'un peintre paysagiste de Lyon, d'un remarquable talent, Guindrand, tombé depuis quelques années dans le plus funeste idiotisme, — et celle aussi d'un ancien professeur de l'école des Beaux-Arts de la même ville, Berjon, peintre de fleurs. — Un nom appartenant à un artiste célèbre s'est également éteint. La fille aînée et le dernier enfant survivant du fameux acteur Bertinazzi, appelé au théâtre Carlin, mademoiselle Barbe-Suzanne Bertinazzi, vient de mourir âgée de quatre-vingt-deux ans.

## PAROLES

DE

M. EUGÈNE DE LONLAY.



## MUSIQUE

DE

M. G. DONIZETTI.

### A MADAME LOUIS AUVRAY.

CHANT.

*Andante.**p*

Som - bres al - - - lè - - - es OÙ je rê -

PIANO.

*p**p*

vais

Ver -

tes

val -

lées

Ruis -

seaux

si

frais

Fé -

con -

de

plai -

ne

Vas -

te

do -

mai -

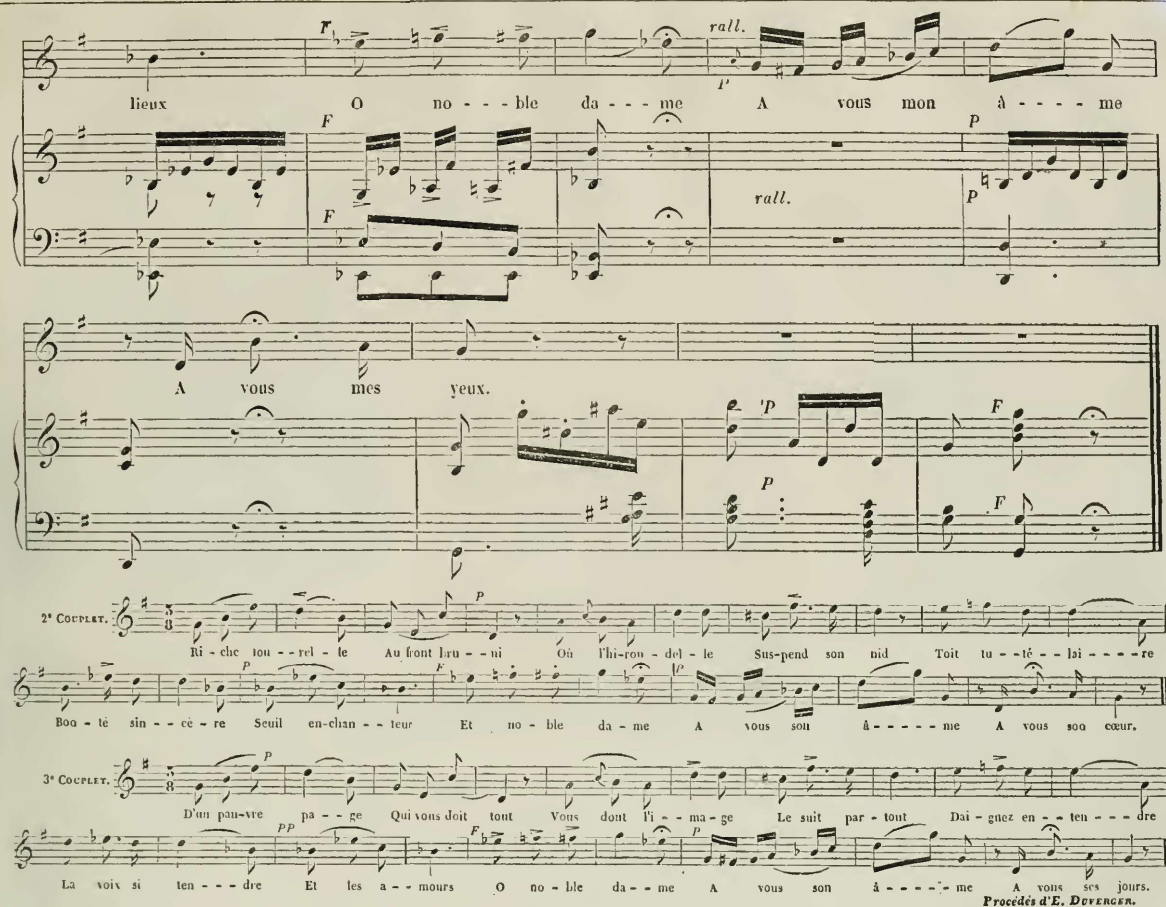
ne

Fleur

de

ces





## Théâtre-Italien.

*Belisario*, tragédie lyrique en trois parties, musique de M. DONIZETTI. — M. FORNASARI.

C'est une lamentable histoire que celle du Bélisaire de l'opéra italien, et l'on peut dire que jamais le dévouement monarchique n'a été mis à une plus rude épreuve.

Cet homme, Bélisaire, se trouvant en pays étranger, *frangente barbare*, a fait un rêve. Il a vu un quartier terrible qui renversait l'empire de fond en comble. Le voilà dans une grande perplexité. — Quel est ce guerrier? où est-il? comment le découvrir? Dans son inquiétude, il eut recours à un *homme de Dieu*; il lui conta son rêve; et l'homme de Dieu lui répondit qu'il n'avait pas besoin de chercher bien loin l'ennemi public dont il était en peine, et que ce guerrier mystérieux était son propre fils.

Ce fils était un enfant dans toute l'innocence du premier âge, et qui ne pouvait pas encore, évidemment, songer à conquérir le monde et à renverser le trône de Justinien. Néanmoins, Bélisaire fut impitoyable; il condamna son fils à mort, et le fit exécuter.

A la vérité, il ne fut qu'à moitié obéi sur ce dernier point. Proclus, qu'il avait chargé de l'opération, n'eut pas le courage de l'achever. L'enfant, au lieu d'être tué, fut seulement perdu.

Vous dites, madame, que c'est un abominable homme que ce Bélisaire? Je ne saurais être de votre avis là-dessus. Que dit, en effet, La Fontaine, le grand moraliste :

On ne peut trop aimer trois sortes de personnes :  
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Vous voyez donc bien que Bélisaire n'a fait que son devoir. Mais sa femme Antonine est comme vous, madame, et n'entend rien à cette morale-là.

Il faut vous dire que Proclus n'a jéré, et qu'Antonine sait tout. Jugez de sa colère! Elle jure de perdre son mari pour venger son fils, et je vais vous raconter comment elle s'y prend. Cela est toujours bon à connaître, et peut servir dans l'occasion.

Bélisaire, qui est en train de reconquérir l'Italie sur les Goths, écrit à sa femme de temps en temps, comme tout bon mari doit faire. Il paraît que dans une de ses lettres il a imprudemment laissé beaucoup d'espace entre le texte et la signature. Que fait Antonine? Elle livre la missive à Eutrope,

le mortel ennemi de Bélisaire; et Eutrope, qui a d'habiles faussaires à sa disposition, fait ajouter à la lettre du héros une phrase qui doit suffire pour le faire pendre.



(Portrait de Fornasari.)

Bélisaire revient d'Italie et rentre à Constantinople sur une de ces petites voitures à deux roues et non suspendues que nous nommons charrettes, mais qu'en langage tragique on

appelle chars. Il est impossible d'être plus glorieusement caboté. Il jout de tous les honneurs du triomphe; il a même le bonheur d'embrasser publiquement Justinien; mais, à néant des grandeurs humaines! à peine a-t-il eu le temps de chanter avec son ami Alamir un *andante* et une *cabale*, qu'Eutrope se présente, lui demande son épée de par l'empereur, et le somme de comparaître devant la Cour des Pairs du pays. Il est accusé de haute trahison au premier chef.

Il ne, comme de raison; mais on lui présente la lettre. Il reconnaît d'abord son écriture; puis, quand il a tout lu, il s'indigne, et déclare qu'il y a fausx et interpolation. Il en appelle au témoignage d'Antonine. Mais Antonine confirme l'accusation, et déclare avoir reçu la lettre telle qu'elle est. Vous imaginez bien comment Bélisaire la traite. «Mauvaise épouse! mauvaise mère! (Il ont une fille, nommée Irène, qui est présente.)— Ah! mauvaise mère!... Et vous donc, avez-vous la prétention d'être bon père, par hasard? rayez cela de vos papiers, car je sais tout.— Quoi?— Tout ce que Proclus savait.— Aie!»

Bélisaire met sa tête dans ses deux mains, et ne tarde pas à faire sa confession générale devant sa femme et sa fille, devant le Sénat et l'empereur. Quand il a fini, Antonine se remet de plus belle à lui dire des injures, ce qui est tout simple. Mais on comprend plus difficilement que le Sénat s'en mêle, et que Justinien fasse crever les deux yeux à un homme à qui l'on ne peut guère reprocher qu'un excès de dévouement à la dynastie régnante. Justinien est-il donc si mauvais politique? et ne voit-il pas que cet exemple n'est pas encourageant?

Quoi qu'il en soit, voilà Bélisaire aveugle et qui part bientôt pour l'exil, guidé par sa fille Irène, qui joue près de lui le même rôle qu'Antigone auprès d'Œdipe. Ils arrivent au mont Hémus. Là, ils rencontrent des Alains.

Ces Alains sont au nombre de vingt, ou à peu près, et telle est la grandeur de leur courage, qu'ils ont entrepris d'attaquer Constantinople et de mettre cette grande capitale à feu et à sang. Il est vrai qu'ils ont un chef qui ne plaisante pas, et qui ne connaît point d'obstacles: c'est Alamir, cet ami de Bélisaire dont je vous ai déjà parlé. Il a juré de venger le grand homme opprimé, et de noyer Constantinople dans des lacs de sang. Mais Bélisaire le fait bien vite revenir à résipiscence. Bélisaire est toujours citoyen dévoué, sujet fidèle, et le malheur ni l'injustice n'ont eu aucune prise sur sa grande âme. Enfin, comme le drame touche à son dénou-



ment, Bélisaire reconnaît bientôt dans Alamir ce fils qu'il avait jadis condamné à mort, et qu'il croyait avoir perdu.

L'empereur, à la nouvelle de l'incursion des Alamis, a fait marcher ses troupes à leur rencontre. Bélisaire se met, de son autorité privée, à la tête de l'armée grecque. Comment l'accablent-elle pour clore, et comment s'y prend-il pour la commander ? C'est ce que je ne saurais dire, puisque l'auteur a négligé d'éclaircir ce point ; mais il bat les Alamis, et c'est ce qui importe le plus à l'empereur et aux habitants de Constantinople.

Bélisaire, tout à une fin sur cette terre, les plus grands héros comme les plus absurdes livrets. On apporte un brancard dans la tente de Justinien. Sur ce brancard est étendu le conquérant de l'Afrique et de l'Italie, et le vainqueur des Alamis, qui a reçu le coup mortel à cette dernière bataille, et vous pouvez à votre choix, selon votre goût et vos dispositions particulières, pleurer le trépas du grand capitaine, ou rire tout à votre aise des incroyables inepties de l'auteur du *libretto*.

Vous ne rirez pas du moment de la partition, et c'est l'essentiel. Il y a, dans l'œuvre de M. Donizetti, des morceaux remarquables en assez grand nombre pour qu'on lui pardonne ceux où il s'est un peu négligé. Ne parlons pas de ceux-ci, mais indiquons au lecteur une jolie cavatine, pleine de sentiment et de distinction, et qui mademoiselle Nissen exécuta si merveilleusement : un duo pour basse et ténor, dont l'andante, tendre et pathétique, contraste de la manière la plus heureuse avec la stréte brillante qui le termine ; — un chœur de saints, qu'il ne faut pas comparer au chœur des juges dans la *Pie toulouse*, mais qui n'en a pas moins un mérite fort distingué ; — une finale à six voix, où brillent des traits énergiques et de très-grands effets. Tout cela est dans le premier acte, ou, comme dit l'auteur du livret, dans la première partie.

Au second acte l'air d'Alamir : *Trema, Bisanzio*, est plein d'éclat et de force. Il fait beaucoup d'effet ; il en ferait plus encore si M. Corelli le notait un peu moins. Hélas ! qui n'a pas en ce monde un péché d'habitude, ou il le blâme malgré lui, et le plus souvent sans s'en douter ! Le péché mortel de M. Corelli est de prendre quelquefois son nez pour sa bouche, et de se servir indifféremment, pour chanter, de l'un et de l'autre. Mais que fais-je, moi ? et pourquoi vais-je m'accrocher au nez de M. Corelli, pendant que mademoiselle Nissen et Farnasari sont là qui m'appellent ?

Bien de mieux pensé ne de mieux écrit que le duo chanté par ces deux virtuoses ; rien de plus gracieux, de plus tendre, de plus pathétique. La situation était de celles qui conviennent particulièrement au talent de M. Donizetti. Il fa traitée de main de maître, et y a versé à pleine mesure les charmes mélodiques et la sensibilité douce et passionnée tout à la fois, qui font de *Lucie de Lammermoor* une œuvre si aimable et si séduisante. Ce duo est le morceau capital de la partition de *Bélisaire* ; il n'y a que le trio de la reconnaissance, au troisième acte, qui puisse lui être comparé ; les mêmes qualités s'y retrouvent, et les trois voix y sont agencées avec cette habileté magistrale dont les musiciens italiens ont seuls le secret.

Le chœur des Alamis, qui précède ce duo, est aussi un morceau remarquable : le rythme fougueux et désordonné que l'auteur a choisi peint à merveille le courage effréné et la soif de pillage qui animent ces Barbares. Mais je regrette que le public n'ait pas fait plus d'attention à la ritournelle qui sert d'introduction à ce troisième acte ; elle est vraiment magnifique, et les gens de goût me sauront gré, je l'espère, de la leur avoir signalée.

La première représentation de *Bélisaire* était également intéressante par l'importance de l'ouvrage et par le dévouement de M. Farnasari. Ce jeune chanteur a de très-grandes qualités ; sa voix est fort belle ; c'est une basse-taille très-grave, mais qui, — chose rare, — s'élève avec une extrême facilité. Il suit de là que M. Farnasari peut chanter à volonté les rôles de baryton et les rôles de basse. Il a beaucoup de force et de volume, avec beaucoup d'agilité. Tout cela, j'en conviens, n'est pas encore suffisamment réglé, et il y aurait bien quelque chose à dire sur la manière dont M. Farnasari emploie ce bel instrument ; mais il n'a, et c'est le point important, avec du travail et de bons conseils, il saura promptement, s'il le veut, la manière de s'en servir.

Comme acteur, il n'est pas non plus irréprochable ; mais il ne pèche que par excès de zèle, précieux défaut, et dont il est bien facile de se corriger.

M. Farnasari a d'ailleurs un visage noble et expressif, et une taille dont les proportions sont magnifiques. Quand il s'agit de monter un peu ses mouvements ; quand il ne perd pas le fruit de ses bonnes intentions, en allant au-delà du but ; quand il détaille un peu moins son chant et son rôle, et qu'il ne cherche plus à faire de l'effet à chaque note et à chaque mot, — entreprise folle, et dont le succès est impossible, — alors M. Farnasari réalisera toutes les espérances que son apparition a fait naître. Puisse-t-il ne pas se manquer à lui-même, et ne rien perdre de la riche moisson que l'avenir lui prépare !

## Courrier de Paris.

Les gourmets de Cours d'assises ont eu de quoi se satisfaire cette semaine : le procès des vingt-trois voleurs est un de ces régals complets qui ne leur laissent rien à désirer. Aussi la foule a-t-elle suivi avec avidité devant la justice, les débats de la criminelle histoire, tandis que l'habileté des cabinets de lecture passait ses heures en tête à tête avec le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*.

Cette représentation tragi-comique est remarquable, en effet, par l'audace des entreprises, l'infatigable habileté des acteurs, leur sang-froid cynique, leur longue impunité ; elle met au jour des caractères, des mœurs, des personnages qui honorent même après les révélations que les requêtes et les romans ont faites de la vie féroce et scélérates de ces bohèmes. C'est un curieux supplément aux *Mystères de Paris*.

Les chefs sont Flachat et Courvoisier, les plus féroces et les plus résolu à l'escalade et au bris de serrures ; tous deux trompent dans toutes les entreprises ; on les retrouve partout, à l'assaut des caisses, des portefeuilles et des secrétaires. Flachat se contente d'être l'homme d'action ; Courvoisier ajoute à la pratique du crime l'art de faire des criminels ; il épée l'homme ouvrier au sein de sa vie laborieuse, le flâne, le caresse, fait briller à ses yeux l'appât de l'or, et pen à peu l'enlaine dans sa complicité ; si le malheureux se débat encore sur le bord de l'abîme et recule devant le danger du crime, « Bah ! laisse donc, lui dit Courvoisier ; il n'y a rien à craindre, ça me connaît ! » et, par cette audace, il le décide.

Une autre différence distingue Flachat de Courvoisier : Flachat avoue volontiers tous les vols qu'on lui impute, les plus grands comme les plus petits. — Courvoisier met de l'amour-propre dans sa honte : il tient à ne pas passer pour un petit voleur. C'est l'aristocrate de la bande ; d'ailleurs qu'il a volé princes, ducs, comtes, marquis, barons, il le confessa avec le plus complet abandon ; tout au plus usera-t-il contre dire les dispositions d'un air d'extrême modestie : « M. le comte de Baccourt m'a accusé de lui avoir pris 6,000 fr. » Il en demande bien pardon à monsieur le comte, mais je n'ai trouvé que 5,000 fr. dans sa caisse ! Il ne manque jamais de dire : *Monsieur le baron*, en parlant de M. de La douette, auquel il a dérobé pour 60,000 livres d'or et de diamants. On ne vole pas les gens avec plus d'égards !

Mais que le président s'avise de vouloir comprendre Courvoisier dans un misérable vol de 50 fr. « Ah ! pour celui-là, monsieur le président, je n'en suis pas digne ! » — Le président insiste-t-il ? « Vous le voulez ? eh bien ! soit : j'en serai, puisque ça paraît vous faire plaisir ; mais, parole d'honneur, c'est pour ne pas vous contrarier ; et puis, un de plus ou de moins, ça ne vaut vraiment pas la peine de discuter ! »

Courvoisier a toujours été maître de lui et s'est imposé une ligne d'attentes qu'il n'a jamais dépassée ; acceptant le bague pour pis-aller, il s'était dit : « Tu n'iras pas plus loin !... » — Un de ses complices lui propose de dévaliser, pendant la nuit, un marchand : « Si l's s'éveille ? dit Courvoisier. — Eh bien ! nous lui donnerons le tour ! — Merci ! je ne fais pas ce commerce-là. »

Vous diriez, en effet, à les entendre, qu'ils sont tous d'honnêtes négociants ; on ne tient pas un autre langage dans les magasins de la rue de la Verrière ou de la rue Saint-Denis. C'est Drouin qui n'a proposé l'affaire, dit Flachat ; je l'ai trouvée bonne, je l'ai acceptée. — Plus loin, parlant du vol accompli dans l'hôtel de M. le prince de Beauremont, « Je savais que la maison était bonne ; que c'étaient des gens très-bien, des gens comme il faut ! » Une autre fois, il s'exprime comme un général d'armée : « On est entré par le jardin malgré moi ; mon avis était qu'on dirigât l'attaque par le rez-de-chaussée. »

Entre Courvoisier et Flachat, voici Laire, leur digne associé ; Laire, l'auteur légiste, l'ex-maître clerc, le voleur lettré, qui cachait des échecs parmi les dossiers de son étude, et débute à l'occasion des centons de Delille et de Virgile. Profitant de sa qualité de poète, Laire va visiter le tombeau de l'Empereur, en attendant l'heure de voler M. Brongniart, de l'Académie des Sciences. Du reste, il parle de ses complices d'un ton de supériorité, et appelle Labeur : « Ce pauvre garçon ! »

Labeur est l'honnête ouvrier que les conseils de Courvoisier ont perverti. « Un jour M. Courvoisier me dit : Viens déjeuner avec moi ; j'acceptai, et ce fut là mon malheur. Tout en déjeunant, il m'a fait philosopher sur trente-six choses ; ça été le commencement de tout. » Cependant Labeur avait évidemment un fond de dispositions très-graves pour la philosophie de Courvoisier, car d'élève qu'il était tout à l'heure, il devint bientôt passé maître. C'est Labeur qui fabriqua les fausses clefs, forçait les coffres-forts et les serrures ; sa science de serrurier lui avait naturellement valu ce terrible emploi. Plus d'une fois, et notamment chez M. Brongniart, Labeur, qui avait une bonne clientèle et jouissait d'une excellente réputation, fut mané, comme serrurier, pour réparer les dégâts qu'il venait de faire comme voleur.

Gauttier fait le bon apôtre ; à l'en croire, Courvoisier a été son mauvais génie, Courvoisier l'a tenté un jour qu'il se débattait entre un huissier et un protêt ; Gauttier était marcadé de vins. — Courvoisier prétend que le bonhomme Gauttier joue la modestie, et qu'avant de travailler avec lui, il était déjà dans le bon chemin. Courvoisier pourrait bien avoir raison, les premières affaires que fit Gauttier après leur association semblent le prouver : il vola son correspondant et dévalisa son propriétaire.

Engérèr, le recleur, ne tient d'une voix aigre et sardonique, tandis que la femme Bloche, la maîtresse de Flachat, proteste avec fracas de sa vertu et de son innocence. Il y a ensuite les subalternes, qu'il ne répute de nommer ; c'est déjà trop d'être demeure si longtemps avec les chefs. — A l'un le président dit : « Vous avez été condamné à cinq ans de réclusion. — Qu'est-ce que cela prouve ? » répond-il.

L'autre, à l'entendeur, débute par des misères, mais des broutilles ; puis il ajoute : « Pen à pen l'ambition m'est venue ; je me suis lancé dans les grandes affaires ; mais je n'ai pas eu de bonheur, ça s'est brisé par vingt ans de galères ! »

Le mais ne manque pas à la troupe ; ainsi la pièce est complète ; tandis que tous ces bandits s'adressent aux billets de banque et aux papiers, Vasseux escamote trente livres de beurre à une fruitière ; aussi soufient-il qu'il n'a pas

l'honneur d'être un voleur de profession : il s'est trouvé un jour très-afamé de beurre frais, voilà tout.

Nous avons réservé Flachat pour le dernier chapitre ; c'est que Flachat, par sa hardiesse, son effronterie, la singularité de ses actions et le tour de son esprit, est certainement le personnage le plus curieux de cette odieuse de mécréants.

Flachat dit en voyant entrer chez lui le commissaire de police : « Bien ! il paraît que c'est fini ! » Après avoir escaladé, avec Courvoisier et Labeur, une fenêtre de l'hôtel de M. de Grillon, il entend le son d'un piano dans la pièce voisine : « Bon ! bon ! s'écrie-t-il ; tant qu'on fera de la musique, ça ira bien. » Confronté avec M. Veyrat, dont il a forcé la caisse, « Ça ne vaît pas la peine que je me suis donnée ; M. Veyrat est propriétaire, M. Veyrat est riche, de quoi se plaindre ! il devrait plutôt me remercier de l'avoir tenu quitte à si bon marché. »

Dans son ardeur de déprédation, Flachat n'épargne personne ; il n'épargne pas même sa femme. C'était une honnête créature, séparée depuis longtemps de ces malheureux, et qui serait chez madame la princesse de La Tremolle en qualité de femme de chambre. Un jour, Flachat dit à Courvoisier : « Tiens, j'ai une drôle d'idée : il faut que je reprenne à mon épouse les cadeaux de nocce que je lui ai faits. » Et, peu de jours après, il pénétrait dans l'hôtel de La Tremolle et emportait le portier, tandis que Courvoisier accomplissait le crime. Courvoisier voulait pousser l'attention, de la femme de chambre à la princesse, mais il rencontra dans une des galeries le taudouan du prince de La Tremolle : « J'ous peur, a-t-il dit depuis, en voyant cette lombe, et je me sauvai par la fenêtre. »

Après sa femme, Flachat vola deux de ses maîtresses. « Nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui, dit un matin Flachat à deux de ses complices ; allons à la campagne, ça nous procurera. » Et il les mène chez sa belle-mère, qu'ils dévalisent. Mais voyez le fait le plus curieux : ces deux hommes, après le crime, s'installent dans la chambre à coucher de la pauvre femme, boivent son vin, s'enivrent et bientôt se roulent sur les fauteuils et sur le lit. « Ah ça s'écrie Flachat ; qu'est-ce que c'est qu'une conduite comme ça ? voulez-vous bien finir ? je suis chez moi ; si cela continue, je vous mets à la porte ! »

Flachat a tiré vanité à l'audience, d'un trait de singulière humanité ; il s'agit de Labeur, qui vint un jour lui demander un prêt d'argent : « Tu as besoin d'argent, lui dis-je ; eh bien ! je vais t'en procurer. Précisément j'avais en vue, ce jour-là, une excellente affaire, le col Lallemand ; je le donnai à Labeur, qui me le remboursa plus tard. » Une autre fois, il promet 150 francs à Jossien sur le produit d'un vol auquel il le dispense de participer, et il les lui donne en effet. « Que voulez-vous, monsieur le président ! Jossien n'était pas heureux, je venais à son secours. »

Le drame s'est dénoué comme on devait s'y attendre : Courvoisier, Gauttier, Labeur, Flachat, ont été condamnés l'un à treute, l'autre à vingt-cinq, celui-là à vingt, celui-ci à dix-huit ans de travaux forcés ; le reste à une expiation moins longue et moins terrible.

Sortons de cette atmosphère de haines et cherchons un air pur ; nous en avons besoin. En quittant ces hommes que le crime dégradé et qui se servent fatalement de leur intelligence, on est heureux de trouver une de ces natures courageuses et levées qui triomphent des difficultés d'une position subalterne pour s'élever et s'emblir par l'esprit. Ainsi a fait un jeune ouvrier de Rouen du nom de Beuzeville. Beuzeville était un simple tissier ; tandis qu'il poussait la navette, la muse venait le visiter ; artisan pendant le jour, la nuit il était poète ; son instinct, ses veilles assidues lui révélèrent les secrets de la rime et du style. Il finit par tisser une ode et une élégie comme une pièce de toile, avec la même habileté ; nous citerons pour preuve de ce talent poétique de charmantes pièces de vers publiées par Beuzeville il y a quelques années, sous ce titre naïf et doux : *les Petits Enfants*. De ces simples essais, le tissier s'est élevé peu à peu jusqu'à l'art de Corneille ; on parle d'une tragédie de *Spertaculus* dont il est l'auteur. L'ouvrage, lu au comité du Théâtre-Français, a produit une certaine sensation. Sans doute la trame n'est pas encore très-savante, les fils s'entrechevaient et se rompaient plus d'une fois ; mais l'artiste se montre sous les fautes de l'ouvrier. Allons, courage ! poète et tissier, ourdissez à vous deux quelque tragédie solide et tonante.

Nous parlons de la tragédie, au moment où elle prend le deuil d'une de ses belles reines. Madame Paradol vient de mourir. Bien qu'elle eût quitté le théâtre depuis deux ou trois ans, on ne l'avait pas oubliée ; mais c'était peut-être moins son talent que le public se rappelait, quo sa personne. Les héritières qui se sont présentées pour recueillir sa succession, les Agrippine et les Athalie qui ont tenté de craindre, après elle, la couronne tragique, ont toutes été complices de ces regrets donnés à madame Paradol. En les voyant si dépourvus de noblesse et de majesté, on pensait naturellement à cette Glycémestre en retraite qui avait du moins la beauté, si le génie lui manquait.

Madame Paradol, en effet, aura été la dernière de la grande race des reines tragiques ; — je me trompe ; il nous reste mademoiselle Georges. — Elle avait la taille ample et haute, le profil noble et fier, le front propre à porter le diadème ; les mains, les bras, les épaules étaient d'une imperatrice. Le Théâtre-Français a eu beau chercher ; du jour où elle n'a plus été là, il n'a trouvé que des blanchissuses. Les reines aussi s'en vont.

Née à Paris le 4 janvier 1798, à dix-huit ans elle fit ses premières armes au théâtre ; mais elle n'alla pas droit à Corneille et à Racine ; ce ne fut que plus tard et par un détour qu'elle leur arriva ; la tragédie lyrique eut ses premières amours, avant l'autre tragédie ; madame Paradol chanta d'abord, en attendant qu'elle déclamat. En 1816, elle débütait à l'Académie royale de Musique ; en 1818, à l'Opéra de Marseille, où elle resta un an en qualité de Didon et d'Alceste. Le 25 juillet 1819, elle dit adieu à Gluck et à Spontini,





(Madame Paradol, décédée le 29 octobre 1815.)

et fut admise au Théâtre-Français. A dater de cette époque, madame Paradol y tint l'emploi des reines, comme on dit en style du terroir, avec zèle, avec dévouement, et souvent avec succès. Les amateurs se rappellent particulièrement le caractère tout tragique qu'elle donna à la *Jane Shore* de Le-murcier.

Elle est morte après des souffrances inouïes; il y a plus d'un an qu'on s'attendait, de jour en jour, à son dernier sou-pir. Cette longue agonie, la pauvre femme l'a supportée

avec une constance véritablement héroïque, relevant le cou-rage de ceux qui pleuraient autour d'elle, et gardant sa sé-rénité jusqu'au moment suprême.

C'était un cœur excellent, disent ses amis, un peu bruyante quelquefois et inconsidérée, mais aimée de tout le monde, et méritant cette affection par une rare bonté.

Les sylphides et les artistes finirent par devenir inaccessi-bles. Les journaux de Saint-Petersbourg ou de Berlin ont rap-porté, tout récemment, l'aventure à la dragonne de la clarinette dansense mademoiselle Montès, et le grand coup de cravache dont elle gratifia, tout au travers du visage, un soupirant indiscret; procéda un peu cavalier, qui étonnerait moins d'une écuyère de M. Franconi.

Une de nos jolies actrices de vaudeville fait mieux on pis encore; ce n'est pas la cravache, mais le pistolet qu'elle manie à ravir. Elle ne manque pas une poupée, et fait la manche à tout coup; honnêtement qu'elle la prend rare-ment. On raconte cependant un fait qui peut donner de l'in-quiétude: un vieux guerrier, qui a la prétention d'enlaver encore le myrte au harrier, adressa l'autre jour à notre jolie héroïne une déclaration sur papier satiné. Ce n'était pas une déclaration de guerre. Mademoiselle Page, — il est temps de l'appeler par son nom, — n'a qu'un penchant très-médiocre pour les gloires de l'Empire; elle les respecte trop pour les aimer. Sa petite main blanche répliqua donc au vieux brave par une fin de non-recevoir; l'autre, loin de se décourager, lit remettre sa carte à la cruelle, qui la lui renvoya percée de quatre balles, avec ces mots tracés au crayon: « Par made-moiselle Page, à quarante pas. »

On assure que cette manie guerrière devient épidémique; la plupart de ces demoiselles se mettent sur le pied de guerre; mademoiselle D..., de l'Académie royale de Musique, parle de s'entourer de bastions et de forts détachés; made-moiselle M..., d'une encoûte continue; mesdemoiselles G., S., R., et N., prennent des leçons de Grisière et vont d'estoc et de taille; quant à mademoiselle Déjà..., elle n'a rien à craindre; sa vertu a plus de trente ans de suite.

L'aventure du jeune Arthur de B... fait grand bruit dans les houndois de la Chaussée d'Antin; Arthur de B... est un jeune homme naïf et tout récemment éclos au jour de ce monde tentateur; arrivé depuis six mois de sa Bretagne, il en a encore les mœurs pures et fait soit peu sauvages. Une certaine baronne de..., sa parente, et un peu donataire, entreprit dernièrement, dit-on, de civiliser ce naturel farou-che; mais notre jeune Breton se cabra et y laissa son man-teau. « Comment va ton jeune neveu Arthur? demandait le lendemain à la baronne une de ses amies intimes. — Qui, ma chère? — Arthur! — Ah! laissons donc: il s'appelle Jo-seph!... »

Le Théâtre-Italien avait annoncé la reprise de *Semiramide* pour mardi dernier; tout était prêt, les musiciens et les go-

siers; cependant on n'a pas joué *Semiramide*. Quoi donc! Assurément il eût été pris d'un enrouement subit; et Nicias d'une migraine! La chose est bien plus grave; le matin, M. Fornasari avait déclaré qu'il lui était impossible de chanter le rôle d'Assur. — Faute de voix? — Non pas; mais faute de barbe; la barbe que le costumier lui fournissait étant, à son avis, trop courte d'un poice. M. Vatel a dû céder à cette puissante raison; le bonhomme! — A sa place, j'aurais fait raser complètement M. Fornasari!

Notre siècle s'égare de plus en plus; pour peu que cette belle humeur continue, nous arriverons à une gaieté folle. Voici une preuve incroyable de cette jovialité: le théâtre du Vaudeville joue depuis quelques jours un drame de madame Ancelet intitulé *Madame Roland*; savez-vous ce que ce gai Vaudeville, dit l'Enfant né malin, a fait mettre sur ses con-tremarches; *Madame Roland agenouillée devant la guillotine: po! po! la farrira don daine!*

Je lisais par le Protée anguillard (*Proteus anguinus*) que le



Jardin-des-Plantes vient d'enrégimenter dans son armée: *l'Illustration* se fait un plaisir de vous offrir, par mes mains, le portrait de cet intéressant animal; faites-lui bon accueil, et récompensez par la le sou qui on a de vous donner, à l'instant même de leur naissance, de leur mort ou de leur apparition, *le fu simile* de tous les personnages dignes d'attention, Protées ou non.

### Les Vendanges.



Triste année! tristes vendanges! Après avoir taillé avec soin au-dessous du premier ou du second œil, labouré et biné deux fois, employé la houe et la pioche, dressé des échelas, renouvelé les cepes par le provignage, le vigneron espérait que de vivifiantes chaleurs achèveraient son œuvre, et les chaleurs ne sont pas venues. La vigne a besoin du soleil et redoute la pluie; or, elle a eu, cette année, beaucoup de pluie et peu de soleil; l'humidité en a enervé les racines;

le froid et les vents en ont étouffé la tige; la coulure a gagné les cepes les plus robustes; et quand le mois de vendémiaire a tenté l'époque de la récolte, il n'y avait pas de récolte à faire. Force a été d'attendre, d'ajourner la proclamation du *bin de vendange*, qui se publie d'ordinaire du 8 au 20 septembre dans le Midi, du 20 au 30 septembre dans les autres départements. On a fini par recueillir tardivement quelques ra-sins étiques, dont les intempéries avaient arrêté le déve-

loppement; et, dans plusieurs localités, on a pu dresser procès-verbal de carence. De là une hausse subite dans le prix des vins; ceux du Midi ont éprouvé cinquante pour cent d'augmentation; les pièces de bordeaux sont montées de 110 à 140 fr.; celles de bourgogne de 70 à 100 fr.; et celles des vins de la Loire de 26 à 75 fr.; les producteurs ont perdu; les débiteurs ont gagné; mais une mauvaise ven-dange est, en somme, une calamité nationale, dans



un pays dont les vignobles occupent 2,154,822 hectares.

Quoque l'Allemagne s'enorgueillisse du johannisberg et du hochheim; la Hongrie, du tokai; l'Italie, du lacryma-christi; l'Espagne, du xérés et du malaga; le Portugal, du porto; le Cap, du constance; l'Asie-Mineure, du chypre, la France

tient le premier rang dans la vigneiculture du monde entier.

Elle produit annuellement, en moyenne, 55,365,790 hectolitres de vin, et 7,048,802 hectolitres d'eau-de-vie. Sur quatre-vingt-six départements, neuf seulement sont dépourvus de vignes: le Calvados, les Côtes-du-Nord, la Creuse, le

Finistère, la Manche, l'Orne, le Nord, le Pas-de-Calais et la Seine-Inférieure; les autres donnent des vins plus ou moins estimés. La pépinière nationale du Luxembourg, établie par le ministre de l'intérieur Chaptal, avec le concours du botaniste Bosc, a possédé jusqu'à 570 variétés de raisins cultivés



ATMELI

en France, distingués par leur forme et leur couleur: 314 noirs à grains ovales; 190 noirs à grains ronds; 75 blancs à grains ovales; 154 blancs à grains ronds; 19 gris ou violets à grains ovales, et 58 gris ou violets à grains ronds. La collection du Jardin de Botanique de Montpellier réunit 560 espèces. La qualité de nos vignes varie à l'infini, non-seulement d'une contrée à l'autre, mais encore d'un coteau au coteau voisin, suivant l'exposition, suivant la nature du sol et du sous-sol. Que de plants divers! que de crûs justement célèbres! Dans l'ancienne province de Bourgogne seulement vous comptez les vins de Nuits, Chambertin, Romanée, Richebourg, Clos-Vougeot, Musigny, Beaune, Meursault, Montrachet, Volney, Pomard, Corton, Macon, Thorins, Moulis-à-Vent, Pouilly, Chablis, Tonnerre, Trancy, Coulanges-la-Vineuse et Saint-Julien-du-Sault. Sur les collines siliceuses et les grèves de la Gironde se récoltent les vins de Châteauneuf, Châteauneuf-Margaux, Haut-Brion, Saint-Emilion, Carbonieux, Saint-Bris, Bommes, Barsac et Sauterne. Voulez-vous égarer vos desserts, dérider les physionomies, provoquer les chansons, donner de l'éclat à vos plus tristes, de la vivacité aux plus lents, de l'esprit aux moins capables, servez le pétillant champagne; mais, pour éviter la contre-façon, ayez soin de vous assurer qu'il a été recueilli sur les rives de la Marne, à Sillery, Epernay, Ay, Montbré, Bouzy, Haut-

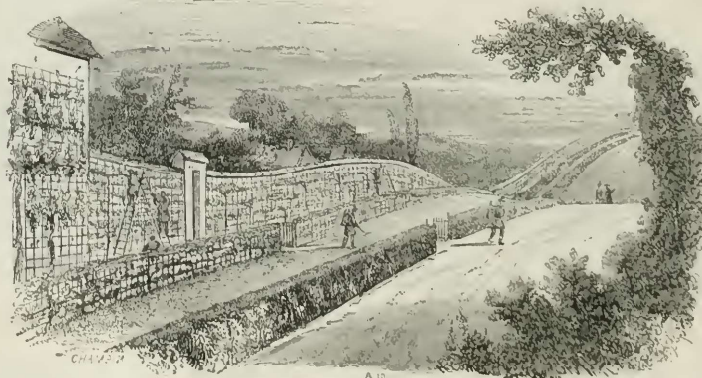
villers ou Verzenay. Aimez-vous les vins de liqueur, demandez au département de l'Hérault son lunel et son frontignan. Voulez-vous des vins exquis, susceptibles de se garder plus d'un siècle, et se bouchant sans cesse avec l'âge, cherchez-les sur le coteau de l'Ermitage, où un cénobite planta jadis

des navires se chargent des muscats ambrés de la Clotat. Pres de l'Espagne, aux pieds des Pyrénées, croissent trois excellentes variétés: le grenache, le matoro et le carignan. Port-Vendres, Collioure et Banyuls fournissent ces nectars liquoreux connus sous les noms de grenache et de rancio;

Rivesaltes, Gasprens, Salces, Terrats, Cornella-de-la-Rivière, peuvent opposer leurs vignobles à ceux de la Péninsule Ibérique. Les Béarnais vantent le vin de Jurançon, patroné par les souvenirs de Henri IV.

L'Ande a sa blanquette de Limoux; la Haute-Vienne, les vins de Saint-Georges et de Champigny-le-Sec; les Vosges, ceux de Marécourt et de Rebeville; le Lot-et-Garonne, le vin de Bazengency; l'Indre-et-Loire, le Vouvray; la Moselle, les vins rouges d'Anguy et de Jony; Vaucluse, le muscat de Beaumes-de-Venise; la Saône, le Pouilly-Savennais; l'Ardeche, le Saint-Péray; le Cher, les vins de Sancerre; la Sarthe, le vin des Jasnières. Les vignes de la Charente-Inférieure, du Gers, de Lot-et-Garonne, alimentent de nombreuses distilleries.

Outre les vins dont la réputation est européenne, le voyageur qui parcourt la France trouve dans des hameaux obscurs, chez des propriétaires campagnards, des crûs ignorés, d'une éternelle médiocrité, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur verdeur, aux produits des vignes en renom. Tant de richesses font de la vigne la plus importante



(La Treille du roi, à l'antennebleau.)

des ceps qu'il avait rapportés de Perse, et qu'on nomme encore dans la Drôme le gros et le petit schiras. Plus loin, sur les rives du Rhône, sont les vignobles de Milery, de Condrieux, de Côte-Rôtie, de Juliénas. A l'embouchure du fleuve,

seuls, chez des propriétaires campagnards, des crûs ignorés, d'une éternelle médiocrité, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur verdeur, aux produits des vignes en renom. Tant de richesses font de la vigne la plus importante



des opérations agricoles de la France : on s'y prépare plusieurs semaines à l'avance, en nettoyant et lavant à la chaux tous les instruments qu'on y doit employer : les vendangeurs, paniers d'osier où l'on dépose les raisins ; les teilles, petites

boîtes coniques qui servent au même usage ; les bralongs, charrettes destinées à transporter la vendange à la cuverie, etc. Dès que la queue des grappes brunit, qu'elles quittent aisément les ceps, que les grains s'amolissent et acquièrent de la

transparence, les vendeurs doivent se tenir prêts. Dans la plupart des pays vignobles, l'autorité municipale règle leur marche, du moins en ce qui concerne les vignes non closes, et les contrevenants peuvent être punis, conformément à l'ar-



ticle 475 du Code pénal, d'une amende de 5 à 10 fr. Le jour fixé se lève ; les premiers rayons du soleil dissipent la rosée ; les cueilleurs et les cueilleuses s'éparpillent sur les collines, ils se rangent en face de la vigne, entrent et suivent chacun son sillon jusqu'à l'extrémité opposée. Quoique M. Campenon, de l'Académie Française, ait dit dans son poème de la *Maison des champs* :

Il n'est temps ; que la jeune  
bachante  
Saisisse alors la serpe im-  
paticule,

jamais les vigneron ne saisissent la serpe ; mais ils s'arment de sécateurs ou de ciseaux, qui tranchent la grappe sans secousses. Les raisins, placés au fur et à mesure dans les *tendangeaux*, sont versés dans les *tendelins* par les porteurs ou *vide-paniers*, qui les transportent à la cuverie. D'autres fois, des muets sont mis en réquisition ; ou la récolte, jetée dans un cuvier de forme ovale, est voiturée sur une *balange*. A la cuverie, les cultivateurs qui désirent un bon produit, s'occupent de trier les grappes, de les assortir, d'enlever les grains verts ou pourris. Dans trente-quatre départements on a l'habitude de séparer les grains de la rafle, et les armoles n'ont pas encore décidé si cette méthode est avantageuse ou nuisible. Les raisins égrappés donnent un vin plus savoureux, disent les uns ; les rafles ajoutent à la cuvée un ferment nécessaire, prétendent les autres. Certain, et *ad hoc sub judice lis est* ; mais tous s'accordent à reconnaître la nécessité d'un foulage. Deux poutres, appuyées sur les bords du cuvier, supportent une caisse

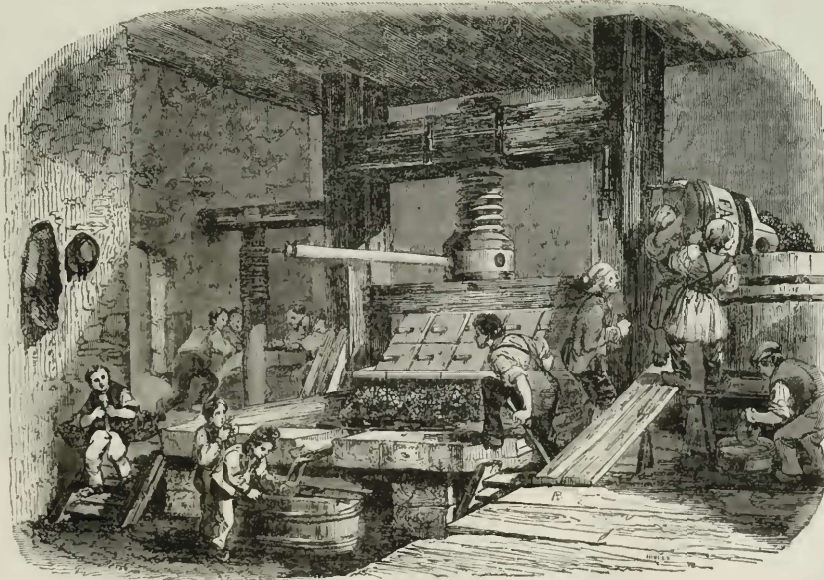
dont les côtés sont des liteaux assez peu espacés pour ne pas livrer passage aux grains. Un vigneron, chaussé de gros sabots, monte dans cette caisse, pètrit les grappes sous ses pieds ; puis, soulevant l'un des liteaux, pousse le marc dans la cuve, où bout déjà le suc exprimé. Les vigneronniers

ques de M. Lenoir, ou Thibault de Berneaud, ou Guérin de Toulouse, machines composées de cylindres de bois tournant en sens opposés, au moyen de roues d'engrenage. Les cuves où le vin fermente sont, suivant les contrées, ouvertes ou fermées, en bois de chêne ou en maçonnerie. Au bout de

quelques heures, la masse liquide frémit et bouillonne, l'acide carbonique se dégage en bulles pétillantes, l'alcool se produit, les rafles et les pellicules montent à la surface du moût, et le coiffent d'un amas de détritus qu'on nomme le *chapeau*. Quand la fermentation tumultueuse a cessé, les travailleurs distribuent le vin dans les fûts avec des baquets appelés *sapines*, à moins qu'on n'ait adapté à la partie inférieure du cuvier un robinet qui permet de décuver avec plus de vitesse et de facilité. Le marc est mis sur la *meule*, ou table du pressoir, et l'on en forme une masse cubique appelée le *sac*, que l'on recouvre de madriers.

La vis du pressoir est d'ordinaire mise en mouvement par une roue qui reçoit, dans sa périphérie creusée en gorge, le bout d'une corde dont l'autre extrémité s'enroule sur un cabestan. On distingue les pressoirs à étiquette, à coffre simple ou double, à lever ou à tesson, dont nous épargnerons à nos lecteurs la scientifique description, incompréhensible d'ailleurs pour quiconque n'a pas

fait une étude spéciale de la mécanique. La vis crie ; le moût qu'elle pousse pèse sur le marc et achève d'en extraire le suc ; on reforme le *sac* à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les raisins aient cédé toute leur par-



se déshabillent et entrent pour fouler dans la cuve même, où ils prennent un bain tonique, mais qui repagne aux consommateurs délicats.

Les vigneronniers progressifs emploient les fouloirs mécani-



tie liquide. Le produit du pressurage est, *ad libitum*, mis à part ou mêlé au vin de la première cuve. La fermentation s'achève dans les tonneaux, qu'on ne bouclonne hermétiquement que lorsque la lie s'est précipitée. La s'arrête le travail des vendangeurs; au boudoir reviennent le collage, le mélange des peaux, le soutirage et la conservation des vins.

La fabrication des vins blancs est moins compliquée; on ne les fait point cuver avec le marc, excepté dans les arron-

dissements de Wissembourg et de Schœnbalt (Haut-Rhin), d'Agon et de Noyon (Lot-et-Garonne). Les grappes sont éra-sées sur le mar- du pressoir; le vin coule dans les tonneaux, où on le laisse fermenter sur la lie jusqu'au premier sou-tirage, qui a lieu au mois de mars ou d'avril suivant.

Avant de cueillir les raisins qu'on réserve pour faire du vin blanc, on attend d'ordinaire qu'ils aient atteint un excès de maturité. Ainsi l'on ne vendange à Agen qu'à la fin d'oc-

ber. A Cospons (Pyrénées-Orientales), aussitôt qu'on a foulé et pressuré les raisins, préalablement desséchés au soleil, on y mêle un tiers d'eau-de-vie qui empêche la fermentation et conserve au suc exprimé sa douceur et son parfum.

Les départements riches en vignobles sont obligés, à l'épo-que des vendanges, de demander des renforts à leurs voi-sins. Cette insuffisance de population paraît s'être fait sentir de tout temps, car Longus dit, dans un roman de *Daphnis et Chloé*: « Comme la contrée est en telle fête du dieu Bacchus, on avait appelé des villages voisins plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges. » Les recrues enrôlées n'arrivent plus comme autrefois en chantant des hymnes en vers iam-biques au fils de Sémélé; les vendanges sont devenues pro-saïques, et les chants que leurs ouvriers répètent en chœur, sur l'air du *Chœur de la lune*, n'ont rien de très-harmonieux :

Allons en vendange  
Pour gagner cinq sous,  
Coucher sur la paille,  
Ramasser des... etc.

En Champagne, les cueilleurs et les cueilleuses viennent du département des Ardennes, amenant avec eux des mulets, animaux presque inconnus dans la contrée. Pendant toute la durée des remblais, ils lozent dans les arbrées ou dans les granges, et passent la plus grande partie de la nuit à boire et à danser. On les paie de 10 centimes à un franc 50 cent., selon leur capacité; on ajoute à cette rétribution une mi-che et un verre d'eau-de-vie; et, moyennant un aussi faible sa-laire, ils travaillent depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir. A la vérité, ils n'ont rien à de-bourser pour la nourriture de leurs mulets, qu'ils laissent dans la première prairie venue, en dépit des gardes champêtres.

Les meilleurs se rassemblent sur la place, au son de la clarin, dès trois heures du matin, et se partagent en escoua-des, sous la direction des différents vigneron. Les *pareuses* restent au logis pour y attendre les raisins, qu'elles sont chargées de trier. Ceux de qualité supérieure sont immé-diatement portés au pressoir; on les presse à plusieurs re-prises, car, dans l'opinion de la majorité des vinologues, les qualités du vin tiennent à la fois au suc, aux pépins et à la grappe. On entonne sans laisser cuver, et l'on soutire quel-ques jours après. Durant l'hiver, le vin est transvasé dans de nouveaux fûts; et, au printemps, à l'époque où la seve bout, on le soutire encore pour le mettre en bouteille. On ajoute alors au vin du tannin pour le garantir de la graisse, et du sucre candi pour le faire mousser, et le précipité qui se forme est plus tard enlevé par le tonnelier.

Les vendanges de Champagne sont terminées par une fête qu'on nomme le *cochelet*: les pressuriers offrent au proprié-taire un bouquet de pampres et de branches d'arbres, et reçoivent une gratification qu'ils consacrent à de longues ré-jouissances. Presque généralement les vendanges sont l'oc-casion de banquets prolongés, de danses, de concerts rusti-ques; celles de cette année, malgré leur déplorable résultat, n'ont pas arrêté l'expansion de la joie populaire. Les violons



tohre; à Condrieux, à Sannur, qu'à la mi-novembre; à Ju-rançon, à Gau, à Moncin (Basses-Pyrénées), que dans les quinze premiers jours de décembre. Dans plusieurs vignobles on met un intervalle entre la cueillette et le foulage: le rai-sin muscat de Rivesaltes reste cinq ou six jours sur le sol avant d'être porté au pressoir. A Limoux, les raisins sont étalés sur un plancher pendant quatre ou cinq jours, puis liés,

écrasés et foulés. Aux environs de Salins (Jura), on sus-pend les grappes avec du fil, dans une chambre exposée au vent du nord. Quand la dessiccation a réduit les grains de moitié, on les presse et on entonne immédiatement; ce vin, qui n'est soutiré qu'au bout de six mois, prend le nom de *vin de paille*, et n'est pas sans analogie avec le tokai.

Il y a certains vins de liqueur qu'on ne laisse pas fermen-



(Récolte du foie gras)

n'ont pas été décommandés; les musettes ont retenu comme d'habitude; à défaut de vin doux, on a savonné celui des an-nées précédentes, et le *peuple en liasse*, n'ayant ses soulers dans les poils, s'est consolé du présent par le passé.

L'année a été également funeste aux raisins de treille. Les succulents chasselas de Fontainebleau, le *chasselas doré* à grains ronds, le *chasselas musqué*, le *houmait blanc*, la *ro-chelle blanche*, sont loin d'être en grosseur et en saveur ceux qu'on avait récoltés en 1812. La treille du roi seule a

dû quelques belles grappes aux avantages de son exposition. Elle est située en plein midi, sur le mur de clôture du parc, du côté de l'entrée de l'avenue, et abritée de toutes parts contre l'influence des vents. Les bras des cepis s'étendent horizontalement, chargés d'un petit nombre de grappes isolées. Au-devant de la treille règne un long cordon de vignes, auxquelles est appliqué le même système de taille. A deux mètres plus loin s'allonge une charnière qui suit, comme la treille même, les ondulations du terrain.

N'oublions pas la récolte du houblon en Flandre et les ven-danges de Normandie. L'indigène du Calvados ou de l'Orno n'attache pas moins de prix à ses pommiers, que le duc de Man-tellou à ses ches champenois. Or, l'année a été *penneuse*; il y a eu peu de *quintines* (pommiers tombés avant leur maturité), et l'on débitera bientôt de bon cidre doux à dépoter.

On vait la consommation annuelle du cidre en France à 10,011,363 hectolitres, et celle de la bière à 3,896,259. Ce n'est que sur les coteaux de la Belgique qu'on cultive en grand



le houblon nécessaire à la confection de la bière. On plante chaque pied sur une motte de terre, et l'on sentent les fèves grimper avec des perches de 8 à 10 mètres de hauteur. Ces lons filaments, qui se croisent, montent, retombent et s'entrelacent comme des lianes, donnent aux houblonniers l'aspect d'une forêt vierge. À la fin de septembre, on coupe les sarments avec la faucille, on arrache les perches, et les fruits récoltés sont amoncelés dans des sacs où ils se conservent, et forment une masse compacte que l'on peut couper par tranches pour la vendre en détail.

Souhaitons aux vignerons meilleure chance pour l'année prochaine; puissent-ils remplir leurs cuivres jusqu'aux bords; et, comme le recommande Rabelais, « en cette ou en meilleure pensée réconfortons notre entendement, et buvons frais, si faire se peut. »

## ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

### Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Voir t. II, p. 26, 55, 105 et 159.)

Il était dans la nature de Martin d'oublier tout le temps son pauvre compagnon aussi complètement que si n'y eût jamais eu de Mark Tapley au monde; ou, si le souvenir du personnage s'offrait un moment à son imagination, il eût soin de le congédier au plus vite, comme chose de peu d'importance qui attendrait bien son entier loier. Pourtant, lorsqu'il se retrouvait dans la rue, l'idée que Mark pouvait s'ennuyer de faire le pied de grue sur le palier du *Board-Journal* lui traversa de nouveau l'esprit, et il donna à entendre à son nouvel ami qu'il ne serait pas fâché de diriger la promenade de ce côté.

« A propos, continua Martin, et pour ne pas être en reste de questions, oserais-je vous demander si vous habitez cette ville, ou si, comme moi, vous n'y êtes qu'en passant? »

— Tout à fait en oiseau de passage, reprit son ami. Natif de l'Etat de Massachusetts, je suis fixé dans ma tranquille petite ville de province, et l'on ne me voit pas souvent au milieu de ces foules affairées qu'on aime d'autant moins qu'on les connaît davantage.

— Vous avez voyagé à l'étranger? demanda Martin.

— Beaucoup.

— Et à l'instar de la plupart des voyageurs, vous n'en êtes que plus attaché à vos foyers domestiques, à votre contrée natale? demanda de nouveau Martin, qui examinait son interlocuteur avec quelque curiosité.

— A mes foyers? oui, répondit son ami; à ma contrée? comme terre natale, oui aussi.

— Ce oui n'est pas sans restriction.

— Entendons-nous, reprit l'Américain. Demandez-vous si j'ai rapporté de l'étranger un goût plus exclusif pour les erreurs de ma patrie, un plus aveugle amour pour ceux qui, au taux de tant de dollars le jour, s'écrient en féroces admirateurs de ma nation; si je rapporte plus d'insouciance pour les principes qui président ici aux affaires publiques et privées, principes que les plus éhontés de vos avocats rougiraient de défendre hors de l'atmosphère viciée de vos cours criminelles? Oh! si c'est là ce que vous demandez, non, dis-je, et mille fois non!

— Non! dit Martin, si juste sur le diapason de son interlocuteur que la réponse fit écho.

— Demandez-vous, poursuivit son compagnon, si je suis revenu plus content d'un ordre de choses qui divise la société en deux classes, dont l'une, la masse, fonde une indépendance effrénée sur l'oubli de toute bienveillance, de toutes formes, de toutes convenances sociales; d'où il résulte que plus un homme affiche de grossièreté et d'impudence, plus il a de chances de succès; tandis que le petit nombre, dégoûté de voir approprier toutes choses sur une si basse échelle, se réfugie dans la vie privée et s'entoure de tous les raffinements du luxe, laissant la république s'en tirer comme elle pourra au milieu des clameurs de la presse et du pillage universel? Me demandez-vous si tout cela m'arrange? Non, dis-je alors, et mille fois non!

— Non! repartit encore mécontentement Martin, découragé, anxieux, moins à la vérité dans l'intérêt de la société que dans celui de ses plans d'architecture domestique, dont l'avenir lui semblait singulièrement hasardé au milieu du chaos et de la poussée générale que venait de dépendre son nouvel ami.

— En un mot, poursuivait ce dernier, je ne puis pas, par conséquent, je n'accorde point (bien que vous en croyiez l'entendre proclamer ici à toutes les heures du jour), je ne trouve pas, dis-je, que notre nation soit le type de la sagesse humaine, l'exemple du monde, le *non plus ultra* de la perfection; le tout, parce que nous souffrons dans la carrière politique avec deux avantages inappréciables.

— Qui sont? demanda Martin.

— L'un, que notre histoire s'ouvre à une période assez avancée pour échapper aux âges de barbarie et du cruauté qui souillent les annales des autres peuples; qu'ainsi nous profitons des lumières acquises sans avoir traversé un obscur noviciat; l'autre, que notre territoire est vaste, et que nous ne souffrons pas, du moins pas encore, d'un trop plein d'habitants. A part ces avantages, nous avons peu à vanter, ce me semble.

— En éducation cependant... murmura Martin.

— Beau chapitre encore! interrompit l'autre haussant les épaules. Eh! dans l'ancien monde, même sous le régime despotique, on a fait autant et plus en le faisant sonner moins haut! Assurément, par comparaison avec l'Angleterre, nous pouvons briller, vu que, sous ce rapport, elle est dans le plus pitoyable état... Vous savez que vous m'avez complimenté sur ma franchise, poursuivit-il en riant.

— Oh! elle ne m'étonne nullement lorsqu'il s'agit de mon pays, reprit ingénument Martin; c'est quand il est question du vôtre que la liberté de vos paroles me surprend.

— Vous ne trouverez pas cette droiture rare parmi mes compatriotes, je vous en réponds, en en exceptant les gens de la trompe du colonel Drivers, de Jefferson Brick, du major Pawkit et consorts. A vous parler franc, néanmoins, les meilleurs d'entre nous rappellent un peu l'homme de la comédie de Goldsmith qui ne souffrait pas qu'autre que lui injuriât son maître. Mais allons, parlons d'autre chose. Vous êtes venu chez nous, si je ne me trompe, dans l'intention d'améliorer votre fortune, et je serais désolé de vous faire perdre courage. D'ailleurs, quelques années de plus me donneraient peut-être le droit de hasarder auprès de vous un ou deux avis sur des points de non d'importance.

Il n'y avait pas la moindre trace de curiosité ou de présomption dans cette offre, faite avec tant de bienveillance et de bon vouloir qu'elle attirait de force la confiance. Aussi Martin raconta-t-il sa chance, abondant l'avenir si difficile à faire de sa pauvreté. Il ne dit pas cependant, — comment s'y serait-il résigné? — à quel point il était pauvre; d'un air dégagé, il laissa deviner qu'il lui restait de l'argent pour six mois environ, tandis qu'il en avait tout au plus pour autant de semaines. N'importe, il avoua qu'il était pauvre et disposé à accepter avec reconnaissance tout conseil que son ami voudrait bien lui donner.

La façon dont la figure de l'étranger s'allongea à mesure que les plans et projets d'architecture domestique se déroulaient devant lui, n'aurait pu échapper à personne, à plus forte raison à Martin, dont la sagacité était aiguisée par l'incertitude de sa position. Malgré d'héroïques efforts pour se montrer aussi encourageant que possible, l'Américain ne put s'empêcher de hocher une ou deux fois la tête; c'était comme si l'eût dit en langue vulgaire: « Cela n'ira pas! Mais il le prit ensuite sur un ton enjoué et cordial, et s'engagea (puisque New-York n'offrait aucune des facilités que désirait Martin) à s'informer immédiatement s'il pourrait trouver mieux dans quelque autre ville. Décimant ensuite son nom, Bevan, il apprit à Martin que, sans exercer activement la médecine, il était reçu docteur. La conversation roulant sur des circonstances relatives à la famille de l'Américain et à lui-même, conduisit les promeneurs jusqu'au bureau du *Boardy*.

Ils étaient encore assez loin de la maison, lorsque l'air patristique anglais *Bude Britania*, énergiquement sifflé, vint, saluant leurs oreilles, annoncer que Mark Tapley prenait ses ébats sur le palier du premier étage. Suivant les sons, ils trouvèrent Mark retranché au milieu d'une fortification de bagages, s'évertuant à rendre justice à son hymne national, à l'évidente satisfaction d'un nègre au crâne grisonnant qui occupait un des forts avancés (une valise en cuir) et tenait ses gros yeux rivés sur le chanteur. Celui-ci, à demi couché, la tête appuyée sur sa main, rétorquait le compliment par des regards distraits et rêveurs, tout en continuant de siffler sans relâche. Mark venait de diabler, comme le témoignait sa boutonnière éblouie et quelques débris de viande étalés dans un mouchoir près de lui; du reste, ses loisirs n'avaient pas été perdus, à en juger par ses initiales d'un demi-pied de long, qui, de concert avec le quinquante et dix mots tracés en caractères moins gigantesques, le tout enlaidi d'une bordure du jet le plus hardi, ornaient la porte du bureau du journal.

— Je commençais presque à vous croire perdu, monsieur, s'écria Mark, interrompant l'air à l'endroit où les tiers Bretons déclarent qu'ils ne seront jamais, jamais, *never, never*....

— Rien ne va mal, j'espère, monsieur?

— Non, Mark. Et qu'avez-vous fait de votre bonne amie?

— La pauvre créature timide, monsieur! oh! tout va au mieux pour elle à présent.

— Quoi! n'a-t-elle retrouvé son mari?

— Oui, monsieur; — c'est-à-dire ses restes, — dit Mark Tapley se reprenant.

— L'homme n'est pas mort, j'espère?

— Pas complètement, monsieur, répondit Mark; mais il a tremblé les fièvres suffisamment pour être plus qu'à demi trépassé; en ne l'apercevant pas sur le rivage, j'ai cru qu'elle allait rendre l'âme; vrai, je l'ai cru.

— Comment donc n'était-il pas là pour la recevoir?

— Lui, en chair et en os; non pas. Il n'y avait rien que sa faible vieille ombre, étiée, amincie, qui se traînait lentement

en descendant vers la plage, et pouvait ressembler au fort et vigoureux camarade que la pauvre femme avait jadis connu, à peu près autant que votre ombre vous ressemble, monsieur, quand le soleil couchant la dessine longue et grêle sur le sol. Enfin, c'était tout ce qui restait de l'homme, et elle s'en est contentée, pauvre âme, aussi joyeuse, aussi ravie que si c'eût été lui tout de bon.

— A-t-il donc acheté des terres? demanda M. Bevan.

— Ah bien, oui, qu'il en a acheté, et qu'il les a licieusement payées aussi, je vous en réponds, repiqua Mark Tapley branlant la tête: c'est qu'au dire des agents elles réunissaient toutes sortes d'avantages naturels, ces terres; tout au moins y avait-il une richesse qui ne faisait pas faute, l'eau foisonnait.

— Je presume qu'il aurait pu difficilement s'en passer, dit Martin avec quelque impatience.

— Aussi, ne lui manquait-elle pas; il en avait de tous les côtés, dessus, dessous, autour et partout, sans avoir à payer ni taxe ni porteur d'eau. Indépendamment de trois ou quatre rivières bourbeuses à son comble, l'homme avait, sur tout le territoire de sa ferme, quand à six pieds d'eau dans les mois de sécheresse; en temps pluvieux, il ne peut dire au juste combien, n'ayant jamais rien trouvé de longeur à sonder jusqu'au fond.

— Serait-ce vrai? demanda Martin à son compagnon.

— Fort probable, répondit ce dernier; apparemment quelque lot du Missouri ou du Mississippi.

— Il n'en est pas moins descendu, de ce je ne sais quel endroit, poursuivit Mark, pour venir ici, à New-York, recevoir sa femme et ses enfants; et tous sont repartis en bateau à vapeur, cette même sainte après-midi, aussi contents de partir tous ensemble que s'ils allaient droit en paradis. Ma foi, on peut bien dire qu'ils en prennent le chemin, à en juger sur la mine du pauvre homme.

— Ah ça, pourrais-je vous demander, dit Martin, reportant, avec un franc enjouement de sourcil, son regard de Mark au nègre, ce que c'est que ce monsieur? quelque nouvel ami de votre cher? sans doute?

— Chut! murmura Mark Tapley, prenant son maître à part et lui parlant confidentiellement à l'oreille: C'est un homme de couleur, monsieur!

— Me croyez-vous aveugle? demanda Martin avec humeur,



pour me veir faire cette confidence devant une des faces les plus noires que j'aie vues de ma vie!

— Un moment, monsieur, reprit Mark; par homme de couleur, j'entends qu'il a été un de ceux-là qu'on a placardés en estampes, dans les boutiques, sur les enseignes... enfin, homme et ton frère, vous savez bien, monsieur, poursuivit Mark Tapley, favorisant son maître d'une pantomime indicative de la figure, si souvent représentée sur les médailles et en tête des brochures en faveur de l'émancipation des noirs.

— Un esclave! reprit Martin à demi-voix, en tressaillant.

(La suite à un autre numéro.)





## MARGHERITA PUSTERLA.

## CHAPITRE XV.

## LE PÈRE ET LE FILS.



En entrant dans la ville, ils trouvèrent les rues tendues de draps blancs et vermillés, et de guirlandes de verdure de la saison, qu'on appelle à Pise les *fiortes*. Du haut des balcons et sur les murs se déployaient de riches tapis du Levant, des étoffes de soie, qui paraissaient encore en luxe mou dans les cours des rois, et qui abondaient dans les maisons de ces actifs négociants. En quelques endroits des fontaines jetaient du vin ; à l'entour, une populace avide se pressait pour recevoir la liqueur dans sa bouche ou dans le creux de ses mains. D'un



autre côté, on voyait des buffets et des crèches chargées de toutes les raretés venues de la mer Noire, du golfe Arabique, de la Italie, et conservées en mémoire des navigations heureuses et hardies.

An milieu du tumulte, de la joie, de la curiosité du peuple, qui ne se souvenait plus que la peste envahissait la contrée de toutes parts, et qui avait oublié sa faim d'hier et celle qu'il aurait demain, nos Lombards s'avancèrent dans les divers endroits où ils espéraient rencontrer Alpinolo. Ramengo les suivait, se cachant le visage sous son capuce lorsqu'il lui arrivait de rencontrer quelqu'un qu'il voulait éviter.

Un Milanais parut au milieu de la foule, et Miraflo, elevé la voix, lui demanda : « Eh! Ottorino Barro, pourquoi cette multitude? Pourriez-vous nous dire où est Alpinolo? »

« Il est au premier rang pour combattre sur le pont; tous nos camarades sont là; je cours les rejoindre. » Et il disparut dans la foule.

« Mais que diable lui a-t-il pris, s'écriait Ramengo, de se fourrer dans cette inutile bagarre? Combattre avec des bâtons, comme un manant! »

« Allez le lui dire, répondaient-ils. Il est ainsi fait. Quand

il s'agit de donner une preuve de courage, vouloir l'en détourner, c'est combattre le vent. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le beffroi de la commune sonna. « C'est le signal! c'est le signal! » cria-t-on d'un côté. Mais il n'y avait point d'espérance d'arriver jusqu'aux rangs des combattants. S'étant donc arrêtés sous un portique, soutenu d'un côté par une colonne de porphyre égyptien, de l'autre par une colonne grecque cannelée, par les voies de douceur et par celles de la violence, ils parvinrent à se hisser sur une plate-forme portée par l'attique. De là ils purent dominer cette foule de têtes nues ou couvertes de la façon du monde la plus variée, depuis l'éclatant turban de l'Orient jusqu'au sombre bérêt du Vénitien, depuis les plumes odorantes du chevalier provençal jusqu'à l'infâme réseau jaune de l'Ébreux infortuné, depuis la toque en velours et or des barons napolitains jusqu'à capuce renversé des Milanais, qui s'étaient placés au premier rang pour être témoins des promesses de leurs compagnons.

Alors les trompettes sonnèrent, et on vit paraître le gonfalonier et les anciens dans une tribune décorée à la façon d'un pavillon turc. La foule des spectateurs se pressait de plus en plus, pendant que ceux qui se disposaient à combattre frémissaient d'impatience aux barrières qui commandaient les deux têtes du pont, comme un torrent frémit au pied de l'écluse; puis lorsque, à un nouveau signal, les barrières tombèrent, ce fut un cri universel, tous se précipitèrent contre tous. Quelque attention que mit Ramengo à discerner quelque chose, il ne vit d'abord qu'une oragense mêlée de gens qui assaillaient, de gens qui les repoussaient, de bâtons noueux qui tombaient avec fureur sur de tristes épaules, et des têtes meurtries, les cris de ceux qui battaient, les gémissements de ceux qui étaient battus, le tout aux acclamations de « Vive sainte Marie! Vive saint Antoine! »

Pen à pen, la mêlée s'éclaircissant à cause des morts et des blessés, on vit que ceux qui s'étaient retirés couronnés par le bâton ou accablés de fatigue, on pouvait deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barriques, grolottants et tout trempés d'eau, ceux qu'on avait retirés du fleuve. Tantôt les maltraités se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la bagarre, pansant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes sanglantes, et prenant à témoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guerroyaient ne manquaient pas d'y retourner.

La fureur s'accroissait, ainsi que l'intérêt de l'escarmouche, de toutes les passions des factieux et de toutes les haines politiques. Les deux partis des Raspanti et des Bergolini, qui, dans les conseils et dans de fréquentes luites, divisaient la ville de Pise, favorisaient les uns sainte Marie, les autres saint Antoine; leur cri de guerre, les applaudissements, les insultes enflammaient la rage générale, et le tumulte était à son comble.

Bienôt, à la tête de ceux de sainte Marie et des Raspanti, on vit un jeune homme se distinguer entre tous par la force de ses coups, par le large cercle qui s'agrandissait autour de lui, par le carnage qu'il faisait partout sur ses pas. Ramengo, à la beauté du jeune combattant et aux cris de ses compatriotes, ne tarda pas à reconnaître Alpinolo. Il ne détacha plus ses regards d'étonnement et d'admiration pour une si merveilleuse vigueur.

Les Bergolini et saint Antoine ne purent longtemps rester à l'épreuve d'une telle furie, et pour garantir leurs têtes, ils tournèrent le dos. Alors ceux qui, cachés comme derrière une tour, s'étaient fait un rempart des épaules d'Alpinolo, se précipitèrent, avec un courage indéchiffrable, à la poursuite des fuyards, pour avoir la gloire moins belle, mais plus sûre, de les frapper au dos, hurlant de toute la force de leurs poignets : « Vive sainte Marie! — Vivent les Raspanti! — Honte aux Bergolini! — Vivent les Gambacurli! — Vivent les Alati! — A bas Lino della Rocca! » C'étaient les noms des chefs des deux factions.

À un signal du gonfalonier, la barrière se baissa de nouveau. Les trompes et les clarinettes sonnèrent à l'intérieur des fanfares de triomphe; sainte Marie sonna à tout rompre, et les Milanais, se frayant un chemin, s'approchèrent d'Alpinolo, l'embrassèrent triomphalement, le prirent sur les bras, et le portèrent dans la direction de l'estade où il devait recevoir la couronne d'a mains de la seigneurie. Ils criaient : « Vive Alpinolo! — Vive Milan! — Vive saint Ambroise! »



L'éclair de joie que la victoire faisait briller sur le visage d'Alpinolo se mêlait d'une façon indélébile avec la consternation qu'il avait imprimée les malheurs passés, et avec les signes de la profonde douleur qui le dévorait, lorsque Aurizino Murallo réussit à l'accoster. « Bonne nouvelle! lui cria-t-il; réjouis-toi : il est arrivé un Milanais. »

« Un Milanais?... et qui? »

« Une de tes connaissances, Lanterio de Bescapé, le bras droit de Pusterla. Il a des choses à te dire de la plus haute importance, mais à toi seul. »

Ce fut un pêle-mêle d'âmes dans l'esprit d'Alpinolo. Francesco, Marquerite, Fra Buonvicino, les Alprandi, tous les amis qu'il avait laissés à Milan, se présentèrent à sa pensée, avec l'espoir de voir quelqu'un d'eux, d'en recevoir peut-être un message, au moins des nouvelles. Ainsi pressé de la plus vive impatience, sans plus attendre les prix et la couronne qui lui étaient dues, il se dégagea des bras de ses compatriotes, et se dirigea vers l'endroit où on lui avait dit qu'il trouverait cet ami, sous le portique de marbre; malgré aux poitrines et aux bras de ceux qui l'entraînaient dans la rapidité de sa course : « Le voici! regarde-le, » dirent les Lombards en montrant le nouveau venu à Alpinolo, qui, fixant ses regards sur lui, se trouva vis-à-vis de Ramengo.

En vain celui-ci aurait voulu se soustraire à cette rencontre subite et voir Alpinolo en particulier, en vain il faisait signe au page de se faire, de venir, qu'il avait à lui parler; un père qui trouve un aspe enlaidi au con de son fils unique n'a pas les yeux plus épouvantés qu'Alpinolo lorsque ses regards rencontrèrent le visage exécuté du traître.

« Ramengo! » hurla-t-il d'une voix semblable au mugissement d'un tigre blessé. Puis, sans faire attention aux signes de son adversaire, il saisit de nouveau le bâton, son arme triomphale, et courut sur le Milanais en criant : « Infâme espion! » Ce fut l'affaire d'un moment. Les Lombards, ne sachant comment expliquer cette colère, se retirèrent et laissaient faire; mais Ramengo ne s'arrêta point à attendre le furieux, et se précipita derrière les marbres accumulés en cet



endroit; puis, sortant du côté opposé, il se jeta au milieu de la foule la plus épaisse, et petit à petit, au sein de cette fourmilière, il parvint à s'échapper. Alpinolo ne perdit point cependant les traces du fuyard, n'étant à lui-même : « Espion, enfin je te tiens! Au large! prenez garde à vous! Laissez-moi l'atteindre! Un seul coup le punira de tous ses crimes. » Et pour se faire place, il frappait à droite et à gauche sur quiconque se trouvait sur ses pas pour ses péchés.

La plebe de Pise, semblable à celle des autres pays et des autres temps, avait éprouvé un peu de dépit (que d'autres appellent national) de ce qu'un étranger avait remporté l'honneur de la journée; et, comme il arrive, les vainqueurs ne lui en voulurent pas moins que les vaincus. Lorsqu'ils virent Alpinolo, non content de dédaigner le prix, entrer en si furieuse colère, et, sans rien considérer, maltraiter tous ceux qui l'entouraient, ils se tournèrent contre lui : « A qui ça veut donc cet enragé? — Par tous les saints du calendrier, disaient les autres, il faut qu'il ait bu du sang de dragon et mangé de la chair de crocodile! — Finissons-en une bonne fois avec cet Ambroisien endiable! »

Et entre les Milanais et les Pisans commença la bataille des langues qui précède ordinairement la bataille des mains.

« Faites-moi place, Pisans, honte des nations! criaient les Lombards en regardant de travers. »

« Passez votre chemin, Milanais, grands mangeurs de fèves! répandaient les Pisans en montrant le poing. »

« Les fèves sont meilleures que les goujons, dont on achète trente-six pour un poil d'âne. »

Des paroles en vinrent aux mains : « Ce sont des gabelles, ce sont des gabelles, ce sont des gabelles Raspanti. Alors une lutte s'engagea, qui donna fort affaire, pour la calmer, aux nobles et aux gonfaloniers. Plus d'un resta mort sur le champ, plus d'un en remporta de fâcheux souvenirs pour toute la vie; mais comme il arrive le plus souvent que les coupables profitent des querelles des innocents, au milieu de ce tumulte, Ramengo put prendre sa course, et par le chemin le plus court s'en aller à la grâce de Dieu.

Lorsque Alpinolo s'aperçut qu'il perdait son temps à le poursuivre, il se prit à se mordre, à mordre le jour qui l'avait vu naître, celui qui le lui avait donné, et la fantaisie qu'il avait eue de prendre part à ce combat. S'il ne s'y fût point mêlé, il aurait rencontré Ramengo; il se serait vengé sur lui en vengeance Francescolo, la divine Marquerite, la



patrie perdue par sa faute, l'humanité déshonorée par le traître.

De son côté, Ramengo, échappé au péril d'être tué par son propre fils, commença à se plandre et à chercher dans la colère le remède de ses remords : cette circonstance redoubla encore sa haine contre Pusterla.

« C'est parce qu'il m'a trompé par les apparences d'un faux amour, que j'ai tué ma femme. Un fils au moins me restait d'elle, un fils en qui je pouvais me complaire et me rendre l'envie de ceux qui peut-être me méprisent. Et cet infâme vient encore se jeter entre nous ; et, pour ses folles fantaisies, le père et le fils sont divisés, sont ennemis ; mais, non, je ne me repensais point que je n'aie réussi à me réconcilier avec mon fils ; j'examinerai celui qui le fascine. Alors je ne rapprocherai d'Alpino, le réparai par lui dans la société, à Milan, à la cour. Lorsque je serai arrivé à un poste brillant, qui cherchera jamais quel fut mon premier pas ? Mais toi, toi maudit, qui es la cause de notre séparation, je sais maintenant où tu habites ; et que je ne sois pas un homme, si je ne te fais expier ton crime par le sang. Alors seulement tu auras payé ta dette. »

Et il écrivit à Lucchino Visconti la lettre que nous avons trouvée dans les mains du secrétaire, le jour de l'entrevue du prince et de Marguerite, dans laquelle il demandait l'impunité pour son fils, et laissait entrevoir qu'il était sur le point



de partir pour rejoindre Pusterla. Il n'osa plus se montrer, de toute cette journée, dans les rues de Pise ; il ne retourna plus dans l'auberge d'Aquino, qui regardait sa maison comme souillée pour avoir abrité un homme de cette espèce. Une taverne, avec une branche d'arbre pour toute enseigne, où logeaient la nuit des portefaix, des maronniers et de mauvaises femmes, fut le refuge de Ramengo pendant les jours qui suivirent ; mais, riche en ruses et en argut, il ne tarda pas à s'entendre avec un capitaine de navire qui, au premier bon vent, devait mettre à la voile pour Antilles ; en effet, après peu de jours, il quitta sain et sauf l'Italie.

Mais Alpino, qui, jour et nuit, l'épiait dans les coins les plus recouverts, dans la foule la plus épaisse, eut beau temps à l'attendre. Il ne devait plus le rencontrer que dans un horrible lieu.

## CHAPITRE XVI.

### L'EXILÉ.



« Un de la fidélité de Pedrocchio de Gallarate, Buovicino lui confia Pusterla. Pedrocchio était le chef d'une de ces espèces de caravanes qui, deux ou trois fois l'an, faisaient le voyage de France pour y porter les denrées du Levant et les draps de Milan. Il avait la tournure d'un portefaix, la face bronzée par le soleil et la gorge, les mains robustes et calleuses. Il était vêtu d'un justaucorps serré à la taille par une large ceinture de cuir noir qui soutenait un cimeterre ; souvent son caprice, rabattu sur les yeux, lui donnait une physionomie si dure qu'elle avait quelque chose d'effrayant. Cependant c'était le meilleur homme du monde, un bon vivant aimable et tranquille qui n'eût pas voulu faire de mal à une mouche. Capitaine d'une bande de muletiers, expéditionnaire audacieux, on le trouvait toujours prêt à tout faire, habile et discret. Il eût porté de la même façon une indulgence plénière et une sentence de mort, une chasse pleine de reliques et le prix de l'infamie et de la trahison. Cette fois, il avait chargé son convoi de fraps sortis des fabriques des Unilati de Brera et de la maison de Varez, pour les porter à Louvain, à Sedan et



dans d'autres villes qui nous fournissent aujourd'hui. Quand Buovicino lui eut recommandé de conduire son ami et de se faire, il mit la main sur son cœur, en s'écriant : « Mon père, je ferai tout non possible ; » et il se chargea de cette mission le lendemain avec d'autant plus de loyauté, qu'il voyait que Buovicino jouissait d'une plus grande estime.

Il s'avancèrent donc par la Valgane avec une file de mulets, et après quelques détours se trouvèrent enfin dans le val Travaglia. Mais au moment où ils étaient engagés le plus avant dans ces gorges, ils se virent attaqués par une bande d'hommes



avins, qui d'abord firent craindre à Pusterla pour sa vie et celle de son fils ; rassemblant les muletiers, il se préparait à se défendre. Mais ils s'aperçurent bientôt que ces gens-là n'en voulaient point à leur vie. Ils les laissèrent libres de continuer leur chemin, pourvu qu'ils abandonnassent leur convoi en qu'ils passèrent une énorme taille, parce qu'ils venaient de Milan, et qu'ils étaient eux-mêmes les ennemis du seigneur de Milan.

Ils commençaient déjà à dépouiller la caravane, lorsque Pusterla apprit qu'ils étaient les hommes d'Aurigo-Murallo de Locarno. C'était, si on s'en souvient, un des amis de Pusterla ; il avait assisté à la réunion de la fatale soirée ; et, condamné à mort par les Visconti, au lieu de fuir avec les autres proscrits, il s'était retiré dans les montagnes patrimoniales et à Locarno, dont il était le seigneur. Là, ayant fait alliance avec les Rusconi, seigneurs de Bellinzona, il avait levé bannière contre Lucino.

Ce nom, cette nouvelle, suffirent pour classer de l'esprit de Pusterla toutes les résolutions de repos, de fuite et de trahison. « Aurigo », dit-il aux hommes de la bande, c'est un de mes grands amis ; malheur à celui qui touchera un fil de ces bagages ! Nous sommes du même parti, et je viens pour faire cause commune avec lui. »

Il obtint en effet que ces *Masnadieri*, qui avaient une espèce de bonne foi à leur manière, et qui respectaient le droit des gens à la façon des modernes Bédouins, ne touchassent point les bagages ; puis ils s'embarquèrent sur le lac Maggiore. Le petit Venturino paraissait jouir avec délices de la beauté d'un ciel si pur, de ces eaux, de ces rivages, de cette mer environnée de montagnes escarpées et de ces plages ornées de la plus luxuriante végétation. Il resta un instant les yeux comme fascinés par ces enchantements ; puis, se retournant vers son père : « Oh ! si ma mère était avec nous ! » s'écriait-il. Et leurs pleurs se confondaient, et ils soupiraient ensemble.

Mais si le cœur et l'esprit de l'enfant ne se nourrissaient que d'amour, le père était occupé d'idées bien différentes. Il se voyait déjà le chef d'une armée de braves et résolus montagnards, et la terreur de Visconti. De victoire en victoire, sa pensée courait jusqu'à un jour où il imposerait un pacte à Lucchino, et où il regagnerait par les armes sa femme et sa patrie. Lorsqu'il arriva à Locarno, il y fut reçu avec enthousiasme. Fêtes, réjouissances, tout lui fut prodigué. On lui montra un grand appareil de puissance, on lui exagéra les forces dont on disposait. Mais Aurigo-Murallo était chef, lui, il y était chef de sa petite armée, et pour renoncer au commandement, il faut plus de vertu et moins d'impétuosité que n'en avait le jeune rebelle. On fit donc des politesses infinies à Pusterla ; mais quant à de l'autorité, on ne lui en donna aucune. Aux courtes illusions succéda un prompt désenchantement, et avec son inquiétude habituelle, Pusterla sollicitait être bien loin d'un lieu où ses amis mêmes, disait-il, l'abandonnaient et le trahissaient.

Il reçut des lettres de Buovicino. Celui-ci, avec toute la chaleur de l'amitié, le suppliait de fuir, de s'éloigner le plus qu'il pourrait, de ne point se laisser aliéner par les trop faciles espérances des bannis. Il le conjurait de se souvenir que la vie de Margherita pouvait dépendre d'un de ses mouvements ; de penser à son fils, qu'il avait avec lui, et qu'il devait conserver à l'amour de cette infortunée. Il lui apprenait ensuite les préparatifs de Lucino contre Murallo, et qui certainement ébrançeraient une poignée de révoltés, quelque courage qu'ils eussent déployé.

Cédant en partie aux conseils de l'amitié et de la prudence, en partie au dépit de se voir dédaigné, Pusterla quitta Locarno, où il devint le sujet d'autant de rumeurs qu'il avait naguère obtenu d'applaudissements. Toujours accompagné de Pedrocchio, il s'avancait à travers les Alpes, en suivant des routes marquées seulement par l'écoulement des eaux et par quelques croix qui marquaient les endroits où les voyageurs s'étaient enroulés dans le précipice. C'était un étrange spectacle pour nos bannis que cette suite de muletiers, toujours suspendus sur le bord de l'abîme, gravissaient tourmentés,

à pas lents et la tête basse, sans qu'un sein de cette vaste solitude ou entendu d'autre bruit que le battement de leurs sabots, le tintement des grelots de leurs colliers, les sifflets et les jurons des muletiers. Au centre de la caravane, Pusterla s'avancait sur un mulet robuste, tenant Venturino en croupe. Pedrocchio cheminait à pied à ses côtés, courait çà et là pour donner les ordres nécessaires, puis revenant toujours à son poste, pour aléger, par son entretien, l'ennui du seigneur lombard.

« Oh ! d'ici en France, il n'y a qu'un saint. Beau et riche pays que celui-là. La Lombardie n'en vaut pas la moitié. Quel en est le gouvernement ? — Mais ce sont des choses que je n'entends point. — Les routes ? — Attendez-vous à les voir toutes parcillées à celle que nous suivons, qui, comme chacun sait, a été faite par le diable. Alibres, précipices, ruines, éboulements dans les montagnes, bois, marécages dans les plaines, des voleurs partout. Mais les païes savent où elles mettent le pied, et, le plus souvent, le voyage s'accomplit sans qu'une seule perisse. Et puis, à quoi sert d'avoir peur ? S'il faut mourir, bonne nuit, c'est une corvée qui il faut faire au moins une fois. Je dis bien : le pire, ce sont les maulandins. Vous avez vu comme nous l'avons échappé belle avec ceux de là-bas. En l'an treize cents et je ne sais plus combien, nous revenions d'Avignon avec soixante mille florins d'or tout neufs. Je suis hors de moi rien qu'à me rappeler ce beau magot. Le saint-père me les avait confiés pour les porter au cardinal Pozzetto, son neveu, pour payer les troupes

chargées de tenir en bride certaines factions et d'autres choses auxquelles je ne m'entends point. Le saint-père, parce que ses florins lui tenaient au cœur, me donna cent cinquante cavaliers pour convoier mes trente mulets ; des cavaliers, je puis le dire, que l'air en troublait. On va, nous passons fleuves et monts sans faire une rencontre, lorsque, engagés dans une vallée de la Savoie, je commençai à remarquer certaines figures qui ne promettaient rien de bien. « N'ayons pas peur, dirent les cavaliers français ; nous ne faisons qu'une bonne brée des Italiens. » Il faut dire qu'ils ne s'étaient pas bien recommandés à saint Christophe pour avoir un bon voyage, parce que les Français ont toutes les bonnes qualités, mais peu de dévotion. Pendant que nous vidions, nous pas une bouteille, mais un tonneau, vuire toute la bande, Dieu sait combien ils étaient ! qui nous toucha sur le dos. Ferme, diens, frappe, laisse : ces Français paraissaient autant de paladins Roland. Mais il faut avouer qu'un peu de mains, les Italiens n'ont pas leurs pareils au monde. En somme, ces gens, qui n'ont pas leurs pareils au monde, et après les avoir débarrassés du poids de leur armure et de leurs bagages de cavaliers, les renvoyèrent à Avignon à pied, comme des pèlerins ; puis il m'envoyèrent juste la moitié de mon argent et de mes mules, chose qui n'était point encore arrivée de-





puis que les pedrocchi vont de Gallarate en France. Et je dois conduire au cardinal-élect ce qui me restait. »

Lorsque Pusterla arriva sur la cime des monts qui séparent les deux contrées, il s'arrêta, regarda de tous côtés le ciel et la terre. Les genoux semblaient lui manquer, et Pedrocchi lui demanda s'il se trouvait mal. Il répondit en soupirant : « Ici finit l'Italie ! »

— L'Italie, s'écria Pedrocchi, Votre Excellence pourra la trouver dans Avignon. Là, cardinaux, seigneurs, poètes, bouffons, tout est Italien.

— Et connaissez-vous dans cette ville d'Avignon Guillaume Pusterla ?

— Qui ? l'archiprêtre de Moura ? Je l'ai accompagné moi-même.

— Et comment se trouve-t-il ?

— Très bien : gras, triomphant ; il est d'une santé à passer cent ans.

— Je le sais ; mais je demande si le pape le favorise, s'il connaît les disgrâces de sa famille à Milan, s'il est bien vu à la cour.

— Ce sont des choses auxquelles je n'entends rien. »

Après un court séjour à Paris, Pusterla vint dans cette partie tout italienne de la France, comme le lui avait dit Pedrocchi, c'est-à-dire dans le comtat Venaissin. A peine arrivé à Avignon, il s'informa de la demeure de l'archiprêtre de Moura, Guillaume Pusterla, son oncle, et il fut reçu par le digne prêtre avec toute la joie imaginable. L'argent que Pusterla avait placé sur les principales maisons de commerce de la France, et qui s'élevait à des sommes très-considérables, lui permit de mener, malgré la confiscation de ses biens, un train convenable à son rang et à sa naissance. Son oncle le mit en rapport avec tous les dignitaires ecclésiastiques d'Avignon, et aussi avec les hommes qu'il se distinguait le plus par leur science, entre autres avec Pétrarque.



Cependant Pusterla avait toujours espéré que le pape se prêterait tôt ou tard aux desseins qu'il avait formés contre Lucino, lorsqu'un événement inattendu détruisait tout à coup ses espérances. Des envoyés de Lucino vinrent à Avignon solliciter le pardon du saint-père ; et le naturel bienveillant de Benoît XII, incapable de chicaner sur les conditions, rendit la réconciliation plus prompte et plus facile. L'intérêt qui pesait sur les Milanais depuis vingt ans fut levé par le pape, et en retour Lucino reconnut la suprématie de la papauté sur l'empire, son droit de nommer au trône vacant, et son indépendance absolue de la puissance impériale. Il devait en outre payer au saint-siège un tribut annuel de soixante mille florins. Ce fut l'archiprêtre de Moura qui annonça cette nouvelle à Pusterla. « Et des exilés, des prisonniers, le traité n'en a-t-il pas fait mention ? demanda celui-ci. — Aucune, répondit l'archiprêtre. Le pape recommande aux seigneurs de Milan d'être pieux, généreux, plus prompts à récompenser qu'à punir, s'ils veulent que le Seigneur en fasse autant avec eux. Mais, mon neveu, à peine puis-je contenir ma joie en pensant aux contentements des Milanais et de mes bons habitants de Moura, en parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du bon archiprêtre ; mais l'heureuse nouvelle, comme il disait, causa bien de mauvaises nuits à Pusterla, par la perte de ses espérances.



Sur ces entrefaites, Ramengo arriva à Avignon et se présenta à Pusterla comme un ami. En effet, c'était un ancien client de sa famille, et qu'il s'était lui-même attaché par des bienfaits. Il avait été l'époux de cette Rosalie qui lui avait inspiré tant de compassion, s'il ne l'avait point aimée d'amour.

Ses crimes énormes, ses tentatives contre l'honneur de Marguerite, lui étaient inconnus. Quant à sa dernière trahison, Alpinolo, dans le premier moment, s'était jeté aux pieds de Pusterla avec l'intention de lui confesser sa propre faiblesse et la criminelle perdition de Ramengo. Mais pour courir à la recherche de Marguerite, il avait interrompu sa confession, et si on ne fait point de tels aveux dans le premier élan d'un généreux repentir, la réflexion met en équilibre le courage.

Aussitôt qu'il vit Ramengo, notre exilé l'aborda avec cordialité, en lui demandant : « Êtes-vous venu de vous-même ou par contrainte ? »

— Moitié l'un, moitié l'autre, » répondit Ramengo, et il imagina autant de mensonges qu'il lui en fallait pour exciter la compassion et gagner la confiance de son seigneur. Voyant en lui un concitoyen exilé comme lui, comme lui persécuté et peut-être pour lui, Pusterla

trouvait à Ramengo des titres suffisants pour qu'il l'accueillît à bras ouverts, le désirait pour son hôte, et se mit à entamer avec lui ces premiers sujets de la conversation du banni : la patrie et la famille.

Le traître avait trop beau jeu. Par un facile mélange du faux et du vrai, Ramengo sut non-seulement éloigner tout soupçon de l'âme du Lombard, mais encore acquiescer entièrement à sa confiance. Avec une fougue d'autant plus grande que depuis longtemps elle n'avait point trouvée à s'assouvir, Francesco exposa au nouveau venu ses déceptions à cause du nouveau traité conclu par le saint-père avec Lucino, et du soupçon qu'il avait conçu que les ambassadeurs de ce prince avaient machiné de le prendre par violence, et de le traîner à Milan ; soupçon, à vrai dire, fondé sur un trop grand nombre d'exemples d'une semblable déloyauté.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Ramengo avait montré aux réfugiés de Pise certaines lettres de Martino della Scala, qu'il se disait chargé de remettre à Pusterla. C'était encore une de ses trames. Sachant que Francesco était dans les bonnes grâces de Scaliger, et comment il avait été excité à la vengeance pendant qu'il était à Vérone, d'accord avec Lucino, il feignit une lettre dans laquelle Martino annonçait qu'une rupture définitive allait éclater, par ses soins, entre lui et Lucino. Il invitait Pusterla à se rendre à sa cour, lui promettant de larges honneurs et une autorité égale au mérite d'un homme si généralement cher et révéré, qui entraînerait sous ses drapeaux tous ceux qui désireraient rendre la liberté à leur patrie et la reconstruire pour eux-mêmes.

C'était frapper un coup de maître sur une âme ambitieuse et inquiète comme celle de Pusterla. Ramengo, battant le fer pendant qu'il était chaud, lui exposa l'état de toute l'Italie, ce qu'il avait pu pénétrer des desseins des bannis pendant son séjour à Pise. Il raconta comment il s'était abouché et entendu avec ces derniers, et même qu'il venait de leur part le solliciter de prendre pitié de la patrie, qui lui demandait merci ; de sortir d'un repos apathique ; de se souvenir comment Matteo Visconti, après neuf années, était revenu au pouvoir, parce que les furies des Porcari dépassaient les siennes.

Flottant entre son imagination, qui souriait à un avenir de vengeance et de tendresse, et les conseils de son oncle et ceux de Buonvicino ; quelquefois résolu de tenter toute chose pour sortir de ce calme homicide ; quelquefois ayant soif de paix, de ce repos dont il se sentait plus désireux que capable, il était dans la pire des conditions : celle de l'homme qui ne sait pas prendre un parti.

« Pourquoi ne recourrez-vous pas à Pommaso Pezzano ? » lui dit Ramengo. Le Pezzano était un astrologue de ce temps fort renommé dans Avignon ; et c'était alors, et non pas seulement alors, un expédient excellent pour les esprits faibles et incertains, que de substituer aux calculs de la prudence les prophéties d'un imposteur. Le conseil plut à Francesco. L'astrologue, après avoir fait montre d'études et de connaissances mystérieuses, lorsqu'il eut observé pendant plusieurs jours la main de Pusterla et les étoiles, forma l'horoscope et trouva l'accendant, lui annonça alors que sa vie était en grand danger, et que quelqu'un, sous de gracieuses apparences, cherchait à le livrer à ses pires ennemis.

Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Pusterla dans le doute qu'il avait déjà conçu que la cour pontificale voulait le livrer, comme une victime, à Visconti résolu. Il fit donc les préparatifs de son départ. Quelques raisons que lui apportait son oncle, quelques exhortations qu'il lui fit, les larmes aux yeux, d'éviter la divine sagesse, qui taxe de folie ceux qui dépensent leur argent à tenter la ruine des puissances, quelques assurances qu'il lui donna qu'il n'avait point à craindre de trahison si noire des prêtres d'un Dieu de justice, Pusterla se confirmait d'autant plus dans son projet de revenir en Italie. « Enfin, disait-il, quel mal peut-il m'arriver ? Je ne me livre point aux mains de mon persécuteur ; je ne me confie point aveuglément à une indulgence, à une générosité mensongères. Non : je reverrai l'Italie. — Italie ! qui peut proférer ton nom sans ajouter belle et infortunée ! Je m'approcherai de mes amis, de Marguerite. De là, je pourrai comprendre et apprécier la situation de ma patrie ; et mieux que dans Avignon, terre de prêtres, je trouverai un sûr et honorable asile dans Pise : Pise libre, souveraine des mers et ennemie des Visconti ! »





Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

J.-J. DUBOCHET, rue de Seine, 33. — PAGNERRE, rue de Seine, 14 bis.

## LE MESSENGER PARISIEN, ALMANACH DE L'ILLUSTRATION.

PETIT IN-4° DE 52 PAGES ILLUSTRÉES DE 63 GRANDES GRAVURES.

PRIX : 60 CENTIMES.



JANVIER. — Le Versau.

Celui qui naît sous ce signe  
A l'humeur faible et benigne;  
Trop accessible aux douleurs,  
Il repaîtra bien des pleurs.



FÉVRIER. — Les Poissons.

Celui qui naît sous ce signe  
Aime la pêche à la ligne;  
Mais souvent, comme un poisson,  
Il est pris à l'hameçon.



MARS. — Le Bélier.

Celui qui naît sous ce signe  
Aisément gronde et s'indigne;  
Mais son lot emportement  
Ne subsiste qu'un moment.



AVRIL. — Le Taureau.

Celui qui naît sous ce signe  
Est d'une valeur insigne;  
Des clopes lui sont chers  
Pour ses travaux assidus.



MAI. — Les Gémeaux.

Celui qui naît sous ce signe  
A tous les maux se résigne,  
Est fidèle à ses amis,  
Et tient ce qu'il a promis.



JUN. — L'Écrevisse.

Celui qui naît sous ce signe,  
Au lieu d'être rectiligne,  
Marche au but qu'il s'est donné  
Par un sentier détourné.



JUILLET. — Le Lion.

Celui qui naît sous ce signe  
Pour rien se bat et s'aligne;  
Mais sans peine il est dompté  
Par une jeune beauté.



AOÛT. — La Vierge.

Celle qui naît sous ce signe,  
Douce et blanche comme un cygne,  
Faute des dons de Plutus,  
A pour trésors ses vertus.



SEPTEMBRE. — La Balance.

Celui qui naît sous ce signe  
Des plus grands honneurs est digne;  
Car il pèse en son bon sens  
Les faibles et les puissants.



OCTOBRE. — Le Scorpion.

Celui qui naît sous ce signe  
Chérit le jus de la vigne;  
N'ayant point l'art d'auasser,  
Il sait du moins dépenser.



NOVEMBRE. — Le Sagittaire.

Celui qui naît sous ce signe  
Souffre peu qu'on l'égrotine,  
Et toujours, vaillant archer,  
A des traits à décocher.



DÉCEMBRE. — Le Capricorne.

Celui qui naît sous ce signe  
Est fidèle à la consigne,  
Et très-exact à payer  
Ses impôts et son loyer.

## L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un si grand nombre de numéros éprouvés retarde la mise en vente de ce volume et de la Table des Matières. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, rue Montmartre, 174, près le boulevard.

Ce magnifique Etablissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque: offrir au public une boutique ouverte aux nouveautés et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'à ce jour d'un extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La boutique ouverte d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres boutiques, et la première aigrie a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréhension, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

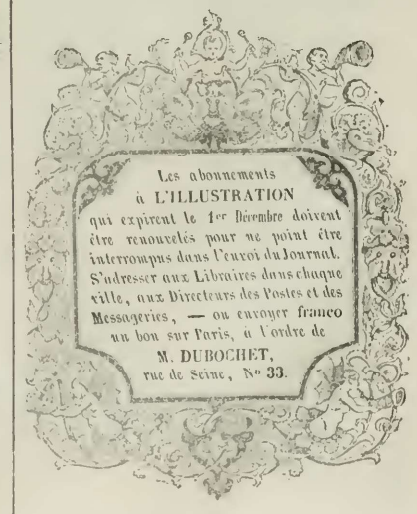
On trouve à la Ville de Paris tout ce que produit l'industrie des tissus; les soieries, les linages, les toiles, tous les tissus de coton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les calicots des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre: place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARIÉES. — Bas élastiques en caoutchouc pour variées, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLEURY, seul inventeur et fabricant, rue des Arcs, 25.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINTE-BEUVE, avec 800 dessins de Tony JOHANNOY. 1 volume grand in-8 jésus velin. (J.-J. Dubochet et Comp., éd.) 20 fr.





## Modes.



La fourrure et le velours commencent à dominer dans toutes les toilettes, et les plus merveilleux par-dessus, paletots et même twines seront bordés de martre. La forme qui semble vouloir être adoptée par les femmes élégantes est celle du kazalavka, dont nous donnons aujourd'hui le modèle. Pour la promenade, il doit être plus long. En velours garni de fourrure, il est charmant.

L'autre figurine porte un par-dessus en satin avec collet et des manches qui s'ajustent à volonté; c'est presque l'ancien wilchoura serrant la taille.

Pour les sorties de bal on fait de très-grands mantelets à cap-pur bordés de cygne ou d'hermine. Quant aux twines, puisque cette mode anglaise, déjà acceptée par les hommes, semble prendre aussi une place importante dans nos toilettes, et qu'ainsi elle devient française, disons que ces vêtements se font en drap-cache-miroir brodé en soutache et doublé en fourrure ou en satin; le collet, fait à peu près comme le collet des habits, est recouvert de fourrures, et peut se dresser pour garantir le cou du froid; les manches sont aussi comme celles des hommes, mais plus larges du haut, afin de laisser libre le passage de la robe; les parements en fourrures permettent

aux mains de se cacher dessous en l'absence du manchon, qui souvent est gênant par un temps pluvieux.

Les jupes des robes conservent beaucoup d'ampleur, mais on a supprimé les tournures et les jupes criardes. La taille gagne beaucoup de grâce à être entourée seulement des plis de la robe. Les manches des robes de sortie se font plus souvent justes; la variété est dans l'arrangement des ornements; c'est une affaire de goût et d'intelligence.

Pour le matin, nous recommandons une redingote en satin, avec des chevrons en velours posés sur le devant de la jupe, et au bout de chaque chevron, un nœud en passementerie terminée par des glands; — le corsage montant est orné de la même garniture repétée en s'élargissant vers le haut.

Un chapeau de velours avec un grand voile en dentelle est simple, mais distingué.

Bientôt nous aurons à raconter les élégances du soir, car voici qu'on a quitté la vie de château pour la vie de salon. On se retrouve, on s'assemble, et la première, la plus importante affaire, c'est la toilette; il faut donc s'en occuper; ainsi ferons-nous.

## Amusements des sciences.

## SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

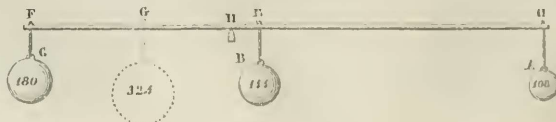
1. Cette épigramme est celle du célèbre Diophante. La voici en vers latins, telle qu'elle a été donnée dans l'anthologie grecque :

Hic Diophantus habet tumulum, qui tempora vite  
Illius mora denotat arte tibi.  
Egit sexantem juvenis, langüine mala  
Vestire hinc cepit parie duodecima  
Ferosus quibus nascitur inde puer.  
Sensum alates postquam attingit hic paterna  
Infelix subita morte peremptus idem.  
Quatuor aetate genitor fegere superstes  
Cognat, hinc annos illius assequere.

Pour connaître l'âge de Diophante à sa mort, il faut trouver un nombre dont le sixième, le douzième, le septième et la moitié, en y ajoutant 5 et 4, fassent le nombre lui-même. Ce nombre est 84.

II. La solution de ce problème est la plus facile. La première personne a en 160 fr.; la seconde, 125 fr.; la troisième, 95 fr.; et la quatrième, 120 fr.

Il faut remarquer que, sans la dernière condition, on a une quatrième quelconque, le problème serait indéterminé, c'est-à-dire qu'on pourrait y satisfaire d'une infinité de manières. C'est cette dernière condition qui limite la solution à une seule.



III. Placez sur le tapis d'un billard une bille, et frappez-la, sur le côté, d'un coup perpendiculaire au billard et avec le tranchant de la main; vous la verrez marcher quelques centimètres du côté où doit la porter ce coup; puis retrograder en roulant, sans avoir rencontré aucun obstacle et comme d'elle-même.

Cet effet n'est pas contraire à ce principe de mécanique si connu qu'un corps mis une fois en mouvement dans une direction, continue de s'y mouvoir tant qu'aucune cause étrangère ne l'en détourne; car, dans le cas proposé, voici comment les choses se passent :

Le coup imprime, comme on vient de dire, à la bille, lui donne deux mouvements, un de rotation autour de son centre, et un autre direct, par lequel son centre se meut parallèlement au tapis, dans la direction du coup. Ce dernier mouvement ne s'arrête qu'en frottant sur le tapis, ce qui l'annule bientôt. Mais le mouvement de rotation autour du centre subsiste, et, le premier une fois cessé, il fait rouler la bille comme pour revenir sur elle-même. Ainsi il n'y a dans cet effet rien que de très-conforme aux lois connues de la mécanique.

IV. Il est aisé de voir que si le poids C était précisément au milieu de la barre AB, les deux personnes en porteraient cha-

cune la moitié; mais si le poids n'est pas au milieu, on démontre, et il est aisé de le démontrer, que les parties du poids soutenu par les deux personnes sont en raison inverse de leur distance au poids. Il est donc question de le diviser en raison des distances, et la plus grande portion sera celle que soutiendra la personne la plus voisine du poids, et la moindre sera celle que soutiendra la plus éloignée. Ce calcul se fera par la proportion suivante :

La longueur totale du levier AB est à la longueur AE comme le poids total est au poids soutenu par la puissance qui est à l'autre extrémité B; ou AB est à BE comme le poids total est à la partie soutenu par la puissance placée en A.

Soient, par exemple, AB de trois mètres, le poids C de 150 k., AE de 2 m., et BE de 1 m.; vous aurez cette proportion : 5 est à 2 comme 150 est à un quatrième terme, qui sera 100. Ainsi, le porteur placé à l'extrémité B portera 100 kilos; conséquemment la puissance placée en A ne sera chargée que de 50 kilos.

La solution de ce problème donne le moyen de répartir un poids proportionnellement à la force des agents qu'on emploie à le soulever; car, si l'un des deux est, par exemple, de la moitié moins fort que l'autre, il n'y aura qu'à le placer à une distance du poi-

## NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Quinze chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survient une furieuse tempête. Après avoir jeté dans l'eau toutes les marchandises, le pilote annonce qu'il n'y a de moyen de se sauver que de jeter encore à la mer la moitié des personnes. Il les fait ranger de suite, et, en comptant de 1 en 1 on jette le nouveau à la mer, en recommençant à compter le premier du rang quand il est fini. Il se trouve qu'après avoir jeté quinze personnes, les quinze chrétiens sont restés. Comment le pilote a-t-il disposé les trente personnes pour sauver les chrétiens?

II. Comment peut-on distribuer commodément 1, 8, 16, 32 hommes pour porter un fardeau considérable sans s'embarrasser?

## Rébus.

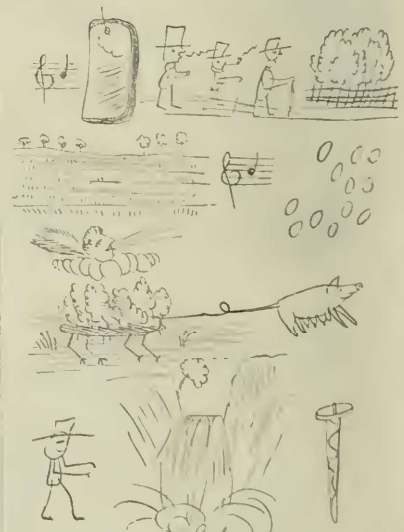
## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

## TYPES DE L'ANCIENNE COMÉDIE.



## RÉBUS COMMUNIQUÉ PAR UN JEUNE APOÏNÉ À L'ILLUSTRATION



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comité central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinici dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C<sup>e</sup> rue Damiette, 2.